

L'ENTRETIEN

POUR UN PUBLIC AVERTI



SHAWN

FOSTER

la plume d'or

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	5
PROLOGUE	7
PREMIÈRE PARTIE :	
CHAPITRE PREMIER	11
CHAPITRE DEUXIÈME	16
CHAPITRE TROISIÈME	23
CHAPITRE QUATRIÈME	37
CHAPITRE CINQUIÈME	42
DEUXIÈME PARTIE :	
CHAPITRE PREMIER	47
CHAPITRE DEUXIÈME	59
CHAPITRE TROISIÈME	65
CHAPITRE QUATRIÈME	89
CHAPITRE CINQUIÈME	95
CHAPITRE SIXIÈME	98
TROISIÈME PARTIE :	
CHAPITRE PREMIER	101
ÉPILOGUE	104
NOTES DE L'AUTEUR	111

L'ENTRETIEN

SHAWN FOSTER



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Foster, Shawn, 1999-, auteur

L'entretien / Shawn Foster.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-35-4 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-36-1 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-37-8 (PDF)

I. Titre.

PS8611.O789E57 2018

C843'.6

C2018-941741-2

PS9611.O789E57 2018

C2018-941742-0

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

Canada 

SODEC
Québec 

Conception graphique de la couverture : Trahko, Shawn Foster et Jim Lego

Photo couvert arrière: Jim Lego

Direction littéraire : Marie-Louise Legault

© Shawn Foster, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, septembre 2018

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier des gens qui, à leur insu, m'ont inspiré certains aspects de ce récit.

Tout d'abord, merci à Tania ; à la base, c'est votre prose et votre singulière éloquence qui ont influencé la façon dont Charles, mon protagoniste, s'exprime... je n'y ai ajouté qu'une petite touche personnelle ! Par ailleurs, si je suis, aujourd'hui, philosophe, c'est grâce à vous ! Je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir initié à cette discipline... de m'avoir initié à la vie.

En deuxième lieu, merci à Gabriel ; c'est ta prestigieuse carrière au sein d'un des plus grands cabinets d'avocats qui a inspiré le métier de Charles.

Encore une fois, je suis fier de pouvoir remercier Sabrina ; en plus d'être à mes côtés, et ce, depuis la création de *Local 013* (on en a fait du chemin !), tu m'as inspiré le personnage de la psychologue. Merci d'être ma muse !

Ensuite, je remercie Murielle ; (*Béni soit le fruit ! Et que le Seigneur ouvre !*) si ce n'était de tes commentaires constructifs relativement à mes écrits précédents, je ne crois pas que j'aurais su augmenter mon niveau d'écriture, de style et de création. *Que la paix soit avec toi !*

Finalement, je tiens à remercier Les Éditions La Plume D'or de m'avoir à nouveau donné la chance

de partager mon art avec le reste du monde. Je suis
choyé !

PROLOGUE

*« Hélas ! tout penseur semble avide D'épouvanter
l'homme orphelin ! Le savant dit : Le ciel est vide. Le
prêtre dit : L'enfer est plein. »*

Victor Hugo – *Cæruleum Mare* (1839)

C'est dans mon bureau que je l'ai vue pour la première fois. Elle était là, derrière mon portable, tantôt assise sur ma chaise, tantôt debout à côté de ma bibliothèque. Pensant que j'hallucinais, j'essayai de la faire disparaître, mais mes tentatives demeurèrent vaines : la bête noire était perspicace. Elle me faisait voir des choses. Des choses que j'appréhendais. Des choses si biscornues, que je croyais être en train de devenir complètement cinglé. Cela me terrifiait. Ces épisodes, si je puis les appeler ainsi, se produisaient à tout moment de la journée et chaque nuit depuis une semaine, soit depuis le jour de mes trente ans. C'est une cause qui m'a alors été confiée qui, je crois, l'a réveillée.

Au début, je pensais que c'était mon métier d'avocat qui me faisait perdre la tête : toutes les heures travaillées et le stress engendré par celles-ci, mais

ce n'était qu'une conjecture qui ne s'est pas avérée. En fait, c'est ce que docteur Lafrenière m'a révélé lorsque j'ai commencé à la consulter.

L'idée de rencontrer une psychologue n'était pas la mienne, mais celle de mon collègue, maître Renaud, qui s'inquiétait pour moi. C'est lui qui m'a suggéré de consulter cette dame, car outre être psychologue, elle était psychanalyste. Elle a réussi à faire ressurgir mon passé dans ma mémoire, un passé qui ne semblait guère m'appartenir. Un passé si abscons et mélancolique, que c'était la raison pour laquelle il avait, supposément, été chassé de mes souvenirs. Je n'en savais pas beaucoup, hormis une chose : qu'une horrible créature s'était indubitablement... réveillée, et que cette horrible créature viendrait me chercher, me prendre et me ramener au point de départ.

Laissé à moi-même, pris dans une sorte de dédale, à la recherche d'une sortie, j'étais. Cette sortie, je devais me dépêcher de la trouver, car je n'étais pas seul : la bête se tenait tout près. Il s'agissait donc de décaniller de ce labyrinthe avant qu'elle me trouve. C'était pour moi l'unique façon de survivre.

Or, ma psychologue me ressassait que le but de ces entretiens n'était pas de fuir la bête, mais bien de tenter de la dompter, de l'assujettir et de ne plus la laisser me tyranniser. Que d'inepties elle m'a racontées ! Je l'ai prévenue... hélas, personne ne m'a cru. Ni elle ni personne. Mes dires frôlaient la folie et c'est

ainsi que je me suis retrouvé ici, en train de vous parler, de vous narrer mon histoire.

Si vous me croyez fou, c'est que vous ne connaissez rien. Nul médicament et nulle thérapie ne peuvent me faire altérer les faits.

En m'écoutant, gardez un esprit ouvert, mettez de côté la rationalité, car ce que je vais vous raconter sort de la réalité. Et n'oubliez jamais... je ne suis *pas* fou.

PREMIÈRE PARTIE

CHARLES FORD

*« Ni le réel n'est entièrement rationnel ni le rationnel
tout à fait réel. »*

Albert Camus – *L'Homme révolté* (1951)

CHAPITRE PREMIER

LE COMMENCEMENT

« L'homme a besoin de ce qu'il y a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il a de meilleur. »

Friedrich Nietzsche – *Ainsi parlait Zarathoustra*
(1883)

Comme lors de mes anniversaires antérieurs, j'ai passé la journée au bureau. Sauf qu'aujourd'hui, c'était un jour spécial : on venait de me faire un *cadeau* en me déléguant la cause d'un associé. Celle-ci consistait à assurer la défense d'un client accusé du meurtre au premier degré d'une jeune femme. « C'est chouette, on me confie enfin des causes moins triviales », songai-je.

Jusque-là, je ne me doutais nullement de ce que ladite cause allait me faire ressentir et revivre.

« Pierre Lamoureux, accusé du meurtre prémédité de Nadia Parent. Cette dernière n'aurait pas

voulu entretenir de relations sexuelles avec lui. Dans le passé, des plaintes pour agressions sexuelles avaient déjà été portées contre le prévenu, qui fut condamné quelques années. Ses victimes prétendent qu'il coifferait sa tête de cornes avant de passer à l'acte et qu'il se prendrait pour un animal», pouvais-je lire sur la note que mon supérieur avait laissée à mon intention.

Après avoir lu la moitié du dossier, un frisson fit son chemin le long de ma colonne vertébrale, mon cœur se mit à battre impétueusement et ma tête, à tourner. Je tremblais, j'avais froid, mes respirations s'écourtaient et ma vision s'embrouillait. «Respire, expire ; respire, expire», me répétais-je dans ma tête.

Avec précaution, je me suis levé, histoire de faire circuler le sang dans mes veines, et, lentement, j'ai marché. Me sentant toujours terriblement mal, j'ai pris une bouteille d'eau à même le réfrigérateur de mon bureau, et c'est en retournant à ma chaise que je l'ai vue. Pris d'effroi, je laissai tomber ma bouteille, qui dégomma son contenu sur mes souliers, et reculai tranquillement. Pas de doute, j'avais retrouvé tous mes sens. Plus alerte que jamais, je percevais un danger. Je ne l'imaginais pas : une forme que seule une bête pouvait avoir se trouvait devant moi. Tentant néanmoins de me convaincre du contraire, je fermai les yeux trois secondes, et en les rouvrant, elle n'était plus là. Quel soulagement je ressentis. Mais ce ne fut que de courte durée, car en retournant à ma chaise, je me rendis compte qu'elle s'était déplacée devant ma bibliothèque. Ainsi, c'était réel. Je n'étais pas fou.

Quelque chose se trouvait vraiment dans la pièce avec moi. Quelque chose, un « ça », car je n'aurais pu qualifier, par une quelconque épithète, ce dont il s'agissait. Mes symptômes reprirent : ma vision s'obscurcit, tout devint lourd et je m'écrasai sur mon bureau.



— Charles... Charles... réveille-toi... est-ce que ça va ?

— La bête !!! m'exclamai-je en sursautant.

— Pardon ? de répondre maître Lamoureux, qui attendit quelques secondes avant d'enquiller en disant que je m'étais évanoui et que deux sociétaires étaient allés le chercher.

— Oh, repris-je d'un ton angoissé. C'est sûrement parce que... je me suis levé trop rapidement.

— Tu es sûr que tout va bien, mon ami ?

— Oui, je t'assure... ce doit être pour cette raison.

— L'un des sociétaires affirme que lorsqu'il est passé devant ton bureau, tu fixais le vide d'un air blême et... tu parlais seul.

— Merci, mais ne t'inquiète pas... je vais bien. Puis-je retourner à la besogne, à présent ? ai-je répliqué en faisant fi de cette dernière réplique.



Au cours des semaines subséquentes, ma situation n'a pas cessé de se détériorer. Des choses, je voyais, des bruits, j'ouïssais et de l'insomnie, je faisais. Lorsqu'occasionnellement, j'arrivais à m'abandonner aux bras de Morphée, mes nuits étaient hantées de cauchemars. Dans ceux-ci, je vivais moult scénarios dont j'étais le protagoniste et dont la bête, que je voyais tout aussi fréquemment le jour, était mon antagoniste; celle qui, hélas, prévalait sur moi. Toutefois, il n'était point question de laisser ces folies me léser et me transcender. Pour me rassurer, je me réitérais que cela résultait de la fatigue, et qu'une fois la cause gagnée, je prendrais des vacances et me reposerais. J'avais tort. Si seulement j'avais su plus tôt... su qu'il ne fallait pas attendre plus longtemps. Su que j'aurais dû céder ma cause à un collègue au lieu de *nourrir* subrepticement la bête.

C'est qu'il y avait un lien entre cette dernière et ladite cause; plus précisément à ce qui avait trait aux conjonctures entourant celle-ci. Était-ce le meurtre commis par mon client? Était-ce la capacité qu'avaient les deux, à savoir la bête et mon client, pour perpétrer de monstrueuses choses qui leur était analogue? Je ne pouvais rien avancer avec certitude, sinon que les circonstances de l'affaire que j'allais plaider étaient congrues à ce que la bête voulait m'ébruiter. De cela, j'étais certain. Du moins, c'était l'hypothèse la plus sensée; celle que j'avalais par-dessus tout. Du fait que cette bête s'est manifestée le jour même où l'on m'a confié ce procès, c'est ce que j'avais inféré.

Néanmoins, tout ne demeurait qu'une spéculation. Et c'est avec une telle idée qui me tarabustait et qui ruminait sempiternellement en moi, que j'ai dû passer au travers des semaines menant au jour J : le procès de mon client.

Désespérément en quête d'élucidations, j'en ai cherché lorsque des événements inusités se produisirent derechef, mais n'en ai guère trouvé.

Distant et flegmatique, je devenais ; je ne me reconnaissais plus. Cette chose, ce « ça », m'épouvantait, et ma nervosité commençait à transparaître. Seul et dépourvu de toute défense, je me sentais. Ne pouvant présager la prochaine manifestation, le prochain cauchemar ou la prochaine hallucination, mais sachant qu'ils surviendraient tôt ou tard, je passais mes journées aux aguets, à épier mon entourage. Si j'étais sûr d'une chose, c'est qu'il ne s'agissait que d'une question de temps avant que la bête ne vienne pour moi.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA COUR

« *Ce qui est créé par l'esprit est plus vivant que la matière.* »

Charles Baudelaire – *Fusées* (1897)

Si la partie défenderesse était prête prononcer son discours final furent les seuls mots dont je me souviens avoir entendu le juge articuler, tant je me sentais mal à l'aise. Le reste du temps, je n'ai rien fait d'autre que de gamberger à mon discours de fermeture, aux mots justes à employer, le ton sur lequel je les prononcerais, la réfutation des preuves... J'ignorais pourquoi j'étais aussi nerveux. À vrai dire, c'était la première fois qu'au tribunal, je tremblais légèrement, que j'avais froid et que les mots ne voulaient pas sortir. Heureusement que j'avais un collègue avec moi, juste au cas où ! Normalement, d'emblée, je présentais ma défense devant le juge et le jury. Peut-être que ma réaction résultait du fait que c'était la première fois de ma carrière que je représentais un client accusé de meurtre au premier degré, client que je croyais sin-

cèrement coupable. Mais enfin, mon devoir n'était pas de déterminer sa culpabilité, mais bien de le défendre au meilleur de mes capacités.

—Maître Hajjar, est-ce que la couronne est prête à prononcer son discours final à l'intention des membres du jury ? dit le juge.

—Oui, Votre Honneur, de répondre la procureure.

De sa chaise, cette dernière s'est levée, puis avec un zèle évident, s'est dirigée vers les douze personnes qui, bientôt, allaient me faire savoir si oui ou non, j'avais convenablement accompli mon travail, soit de les avoir convaincues de la non-culpabilité de mon client.

—Mesdames et messieurs du jury, a commencé à discourir la partie adverse. Au cours de ce procès, des preuves irréfutables vous ont été présentées, dont un témoignage et un couteau sur lequel on a retrouvé les empreintes de monsieur Lamoureux, corroborant le fait que non seulement il était présent aux côtés de la victime, Nadia Parent, le soir de son assassinat, mais également, qu'il avait un mobile pour éliminer la victime : son refus d'entretenir des relations sexuelles avec lui. Sa *mens rea* et son *actus reus* sont sans équivoque et, de ce fait, je vous demande de le trouver coupable. Et cela, nonobstant ce que la partie défenderesse croit avoir démontré, afin d'éviter de laisser de dangereux scélérats de son genre rôder dans nos rues et compromettre la sécurité de tous. Si nous vou-

lons la maintenir, cette sécurité, c'est à vous d'agir en conséquence et de mettre les individus tels monsieur Lamoureux en prison. Merci.

Les membres du jury se regardèrent les uns les autres, avant que le juge n'enchaîne en ces mots :

—Maître Ford, est-ce que la partie défenderesse est prête à prononcer son discours final au jury ?

Autant que je voulais l'être, je ne l'étais pas. Une fois venu le moment de prendre la parole, j'ai commencé à balbutier, mes tremblements sont devenus de plus en plus violents... j'étais frigorifié. Et alors que mon faciès affichait un air blafard, je l'ai revue. Devant moi, l'ombre d'une bête qui me pointait et qui se rapprochait en disant : « *Tu m'as oubliée. Tu m'as oubliée. Moi, je ne t'ai pas oublié. J'arrive, Charles. Je m'en viens.* » Et alors qu'elle allait me toucher, je me suis évanoui.

8

Quand je me suis réveillé, j'étais chez moi, dans mon lit. «Merde, qu'est-ce que ç'avait l'air réel!», me dis-je. Or, c'est en regardant l'écran de mon portable que j'ai réalisé qu'il ne s'agissait point d'un rêve. «Appelle-moi lorsque tu te sentiras mieux», pouvais-je lire dans un message provenant de maître Renaud. J'essayai alors de me souvenir de ce qui

s'était passé entre le moment où je suis tombé sans connaissance et mon arrivée chez moi, mais en vain. Ce n'est qu'après un court instant que, peu à peu, la mémoire me revint. Aussitôt, j'ai fait un appel à maître Renaud, ou François de son prénom, histoire de connaître le verdict du jury.

Las, mon ami m'a révélé que la défense, plaidée par mon confrère qui ne s'attendait pas du tout à devoir prendre la relève à la dernière minute, n'avait pas porté ses fruits. Déçu de notre performance, je me suis tout de même réjoui à l'idée que mon client, que je croyais réellement coupable, allait être écroqué. François a continué en disant :

—Qu'est-ce qui t'est arrivé, au juste, là-bas ? Ton collègue m'a dit que tout juste avant de t'évanouir, tu tremblais et tu murmurais des mots. Tu es sûr que tout va bien ?

—Ah, oui ? m'étonnai-je.

Malgré mes efforts pour me souvenir, je ne réussissais pas... tout était flou.

—Si tu as trop de travail, on peut voir avec l'associé directeur, tu sais ? On ne veut surtout pas que tu souffres d'un *burn-out*.

—Je ne sais pas. Étranges sont les choses, ces temps-ci... À vrai dire, depuis mon anniversaire, il y a quelques semaines.

—Étranges ? Qu'entends-tu par là ?

—Qu'elles sont biscornues, quoi ! Je ne puis t'expliquer, car moi-même je ne le sais pas.

—«Biscornues!» s'est exclamé François. Seigneur! Pardonnez-moi, Votre Altesse! Je comprends, désormais, pourquoi on ne devrait pas embaucher des avocats qui possèdent un diplôme d'études collégiales en littérature et une mineure en linguistique: on ne comprend rien de ce que vous dites!!!

—Ha! Ha! Ha! Que veux-tu? Cultivé, je suis... *moi!* Bref, cessons ces quolibets. Je vais aller me chercher à manger... à demain, alors?

—À plus, Votre Altesse! d'articuler mon collègue d'un ton goguenard.

§

Le lendemain, j'ouvris les yeux dans mon bureau. Destabilisé j'étais. Que m'arrivait-il? Entre le moment où j'ai raccroché le téléphone, que je me suis commandé un repas et maintenant: rien. Le néant, c'était. Absolument aucune explication quant à la façon dont je m'étais retrouvé là. Sur le plancher, j'aperçus une photo de moi datant de mon adolescence (la seule que j'avais, d'ailleurs), sur laquelle je pouvais lire «Je viens te chercher». Quand mon corps se mit à vaciller, que mon visage devint exsangue, que mon cœur commença à battre dangereusement la chamade et que mes respirations se firent plus courtes, François se pointa. Voyant que j'étais sur le point de m'évanouir, il accourut vers moi pour m'attraper et me déposer sur mon divan. «Charles, m'entends-tu?

Charles ? » réitéra-t-il. « Je... je... je vais bien, François », lui répondis-je. Mais pas une seconde, il me laissa seul. Ensuite, il demanda à ce qu'on appelle les secours. Avec célérité, quelques associés et sociétaires s'étaient agglomérés dans mon office. « Nul besoin d'une ambulance », trouvais-je la force de dire. « Fais-les quitter, je te prie », ajoutai-je à l'intention de François.

Une fois les gens partis, ce dernier m'offrit une bouteille d'eau que j'acceptai et qu'en un temps record, je déglutis.

— Tu es sûr que tu vas bien, Charles ? Voilà deux fois en deux jours que tu t'évanouis, ou presque. Je t'assure que tu peux prendre des vacances si la tâche est trop lourde.

— Nul besoin... Ce n'est pas le travail qui est la cause de ces malaises.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

Incertain de vouloir divulguer ce que je vivais, je fus convaincu de me confier lorsque mon collègue renchérit en disant que nous nous connaissions pièce à pièce et que je pouvais lui parler sans crainte d'être jugé. Après tout, lui et moi avions étudié à l'Université McGill ensemble.

— Je vois et j'ouïs une bête... Les rares fois où je réussis à m'endormir, je rêve à elle et ça me traumatise. Qu'elle « s'en vient me chercher », elle rabâche. Je ne sais plus quoi faire... Regarde, poursuivis-je en

pointant la photo au sol. C'est elle qui a écrit ce message !

—Écrit quoi ? rétorqua François en ramassant l'image. Il n'y a rien sur cette photo.

—Est-ce une fumisterie ? Si c'est le cas, je ne la trouve pas drôle !

Pourtant, mon interlocuteur me montra la photographie, et moi, je distinguais bel et bien ce qu'il y était écrit. Comment se faisait-il que lui ne le voyait guère ?

—Charles... je connais une dame. C'est une excellente psychologue, détentrice d'un doctorat.

—Tu crois donc que je suis un fieffé fou ? vociférai-je.

—Non. Je crois plutôt que tu as besoin d'aide... de quelqu'un.

Sortant son cellulaire, il me dicta le numéro de la psychologue et me préconisa de la rencontrer rapidement, avant que ma *condition* ne se détériore.

CHAPITRE TROISIÈME

DOCTEURE LAFRENIÈRE

*« Celui qui désespère des événements est un lâche,
mais celui qui espère en la condition humaine est un
fou. »*

Albert Camus – *Carnets*, Tome 3 (1951)

980, rue Cherrier ; j'y suis. Une magnifique maison centenaire, avec de belles pierres et des colonnes ancestrales. Il y avait deux portes : une principale, et une seconde, en bas, à droite. Inférant que la deuxième était celle permettant d'accéder au bureau de docteur Lafrenière, je m'y suis dirigé.

Un bruit de sonnette plus tard, la porte s'ouvrit sur une élégante dame aux cheveux remontés en chignon, vêtue d'une jupe tombant sur ses genoux et d'une chemise.

— Bonjour ! Monsieur Ford, est-ce bien cela ? dit-elle en affichant un rictus.

— Oui. Je vous en prie, appelez-moi Charles.

—Vous êtes en avance, Charles. Notre rendez-vous était prévu à 16h30.

—Je préfère arriver avant et attendre, plutôt qu’être en retard.

—Bien, d’accord. Veuillez m’excuser quelques minutes, voulez-vous ? Puis-je vous ramener du thé ? Café ? Eau ?

—Quelle cordialité ! Un thé, je vous prie, répondis-je en souriant à mon tour.

Dans son bureau, mal à l’aise, je me sentais. Non parce que c’était le *sien* : je n’avais rien contre la dame. D’être chez une psychologue : voilà ce qui me rendait mal à l’aise.

§

Quelques minutes passèrent avant que docteur Lafrenière revienne avec deux tasses de thé.

—Sucre ? me demanda-t-elle.

—Non ; noir.

Cette manière rapide et peu usitée dont je me plaisais à dialoguer, je la trouvais michto. « Fascinant comme nous pouvons communiquer en usant que de mots, en négligeant la syntaxe, et comprendre exactement ce qu’autrui veut dire », ai-je pensé.

Trois lentes lampées, j’ai dégluties, avant que ma psychologue n’engage la discussion.

—Tout d’abord, Charles, comment allez-vous ?

—Moins bien que je ne le croyais, hélas. Lorsqu'un ami vous préconise de rencontrer une psychologue, c'est que mauvaises sont les choses, n'est-ce pas ?

—Eh bien, plusieurs personnes n'ayant pas de *problèmes* vont en thérapie. C'est bon pour tous, tenta-t-elle de me convaincre.

—Madame, je suis un avocat. Dans le plus grand cabinet, je pratique le droit ; soixante-dix heures par semaine, je travaille. Donc, pour que je prenne le temps de vous rencontrer, croyez-moi, c'est qu'il est question d'un réel aria ! Sans quoi, je serais ailleurs. Alors, pour répondre à votre question initiale : mal je vais !

—Et pourquoi donc votre ami a-t-il *préconisé*, comme vous dites, que vous rencontriez une psychologue ?

—Car cinglé, je deviens ! m'exclamai-je.

—D'emblée, je peux vous assurer que vous n'avez pas l'air *cinglé*, me rassura la docteure. Mais pour me permettre de vous le confirmer, racontez-moi donc ce qui cloche.

—Plus vite ce serait si je vous relatais ce qui ne *cloche* pas. Moins de choses, il y aurait à énumérer...

—Allons, Charles. Expliquez-moi. N'ayez crainte, je ne suis pas ici pour vous juger.

Néanmoins, gênante demeurerait la situation. Toutefois, heureux j'étais, car point n'était besoin de caviarder mes propos.

— Pourquoi êtes-vous venu si vous refusez de parler ? Je suis une personne occupée, moi aussi, et j'ai réservé une partie de ma soirée pour vous rencontrer, laissa entendre la psychologue.

— Excusez-moi, je réfléchissais à autre chose. Alors... euh... en fait, des choses, je vois ; des bruits, j'ouïs ; et de l'insomnie, je fais. Tout a commencé le jour de mon anniversaire, et aucune explication, je n'ai.

— ... *ouïs* ?

— J'entends des bruits, madame. Est-ce assez vulgarisé pour vous ?

Perplexe, mon interlocutrice m'a regardé un instant, mais j'en ai fait fi. Elle a donc poursuivi :

— Que voyez et qu'entendez-vous ?

— Une bête.

— Une bête ?

De la tête, je hochai en guise de réponse.

— Que vous dit-elle, cette bête ?

— Que je l'ai oubliée, mais qu'elle, elle ne m'a pas oublié, et que pour moi, elle viendra.

— Comment est-elle apparue ? interrogea la dame.

— Je ne sais pas... À mon bureau, je l'ai vue pour la première fois. Le jour de mon anniversaire, c'était... et une cause à défendre, j'avais reçue... après quoi, presque partout je la voyais, je l'entendais. Toujours, elle me rabâche qu'elle viendra me chercher.

—Puis-je vous demander de quel genre de cause il s'agissait ?

—Une défense pour un client accusé de meurtre, je devais plaider, me contentai-je de répliquer.

—Parlez-moi un peu plus de ce client, voulez-vous ? me pria ma thérapeute d'un air intéressé.

—Meurtier et agresseur, il était. Du meurtre prémédité de Nadia Parent, il s'est avéré coupable. Eh oui, ma défense n'a point été gagnante, cette fois. Mais si je ne m'étais pas évanoui, fortes sont les chances que...

—Évanoui, vous dites ? me coupa docteur Lafrenière.

—Alors que le droit de parole était mien, oui, je me suis évanoui.

—Étiez-vous nerveux ? Vous n'aviez pas mangé avant ?

—Étrangement, oui... nerveux j'étais. Pour la première fois de ma carrière, à vrai dire. Et toujours, avant d'aller au tribunal, je me sustente.

—*Sustente*, dites-vous... Alors, aviez-vous mangé ?

—Oui, madame. J'avais mangé, reformulai-je, en feignant d'être charmé par son incompréhension.

Qu'elle ne comprenait pas tous les mots que j'employais, un truisme, c'était. Mais que pouvais-je faire ? Le vocabulaire que j'avais mis tant d'efforts à acquérir et que je m'étais approprié, j'allais l'utiliser malgré tout, quitte à reformuler ça et là !

De mon dossier et du client, nous avons continué à discuter, jusqu'à ce qu'elle me demande ce qui, selon moi, pouvait être le lien de causalité entre cette affaire et mes... *troubles*.

Habitée à recevoir des clients troublés par leur passé, elle était. Par conséquent, mon passé, elle voulait le connaître, afin de déterminer si un quelconque phénomène actuel se référait à celui-ci.

—De peu de choses de mon enfance, je me souviens.

—Racontez-moi-les donc, ces *peu de choses*.

—Un salopard... un véritable rebut et un vil incestueux, mon père était. À l'instar de celui-ci, une salope, ma mère était. Dans la pauvreté, j'ai grandi. En sus, intimidé et ostracisé par les jeunes que je croisais, j'étais. Subséquemment, je suis devenu prostitué.

—Prostitué?

—Je sais... quelle turpitude!

—Comme vous dites... Voulez-vous me parler de façon plus détaillée de votre *métier* de jeunesse?

—La plupart du temps, c'était au centre commercial que mes *clients* avaient recours à mes *services*. À treize ans, j'ai commencé. Aussi saugrenu que cela puisse sembler, mon père était celui qui m'avait exhorté à... pratiquer ce métier. À ses yeux, minable et un bon à rien, j'étais. De... *recevoir* était, selon lui, la seule chose que je savais faire et dans laquelle j'excellais...

Dans ma voix, une certaine amertume exsudait. Que je n'étais guère astreint de lui narrer tout mon

vécu, docteur Lafrenière m'a assuré. Nonobstant cela, je poursuivis :

—C'était mon paternel, le premier... à me...

—Je comprends. Vous n'avez pas besoin de dire les mots exacts, dit-elle d'un ton rassurant.

—Dans mon lit je me trouvais lorsqu'il s'y est infiltré. Feignant être endormi, mon père, j'ai senti... se rapprocher de moi outre mesure. Hélas, livré à mon agresseur, mon corps était, car je dormais nu. L'absence d'air conditionné et la chaleur torride de l'été en étaient la raison. Je vous l'affirme, chaque pouce de son attribut, je pouvais sentir dans mon rectum, outre la sensation vérole de mon anus qui s'étirait pour y faire place. À quelques reprises, je craignais même avoir une déchirure, tant son pénis était gros. Efflanqué, j'avais beau être, mais à treize ans... pour entreprendre des relations charnelles, notre corps n'est point fait.

—L'avez-vous dénoncé ?

—Non... il s'en est sorti en toute impunité.

—Pourquoi donc ? répliqua ma psychologue.

—Car je ne voulais pas être enfermé dans un centre d'accueil. C'aurait été pire que de vivre chez moi. Je pensais que cela m'aurait privé de ma liberté. Néanmoins, dans un centre, j'ai fini par habiter. Mais pour différentes raisons...

—Lesquelles ?

—Mes parents ont été... tués.

—Oh, pardonnez-moi, reprit Lafrenière. Puis-je vous demander comment ?

—Je... je ne m'en souviens plus, à vrai dire. Les choses que je vous ai dites sont... les seules dont je me souviens.

Un moment de silence, il y eut, avant qu'elle ne reprenne en me demandant pourquoi je m'étais prostitué.

—J'avais besoin de sortir de chez moi et, plus que tout, d'argent. Je faisais quelques dizaines de dollars et j'en étais fier. De surcroît, c'était mieux d'être rémunéré pour besogner que de le faire gratuitement avec mon père.

—Mais, pour revenir sur ce sujet, pourquoi ne jamais avoir dénoncé votre père? Mis à part les centres d'accueil, plusieurs services sont offerts. Vous auriez...

Mais avant qu'elle n'ait terminé sa phrase, j'ai renchéri en articulant :

—Je savais qu'un jour, je trouverais un moyen de quitter ce salaud.

—Je vois. Cependant, pourquoi avoir eu recours à la prostitution plutôt que d'exercer un emploi... disons... plus familier?

—Pour moi, de subir de telles choses était *familier*. Et je me souviens que cet homme qui me servait de père ne voulait pas que je quitte la maison pour une longue période. Alors, en me prostituant, je pouvais gagner rapidement de l'argent. J'avais deux à cinq clients par jour, parfois même sept lorsque les affaires

allaient bien. Souvent, je les *servais* les uns après les autres. Donc, en moins de trois heures, j'étais de retour chez moi.

—Sept clients ? s'exclama docteur Lafrenière.

—Oui. Et toujours le même travail : me pencher, les laisser faire le reste jusqu'à ce qu'ils aient un orgasme, prendre mon argent, sortir à l'entrée de la salle de bain, afficher ma disponibilité en croisant les jambes d'une certaine façon, retourner dans la troisième cabine et récidiver.

—Alliez-vous toujours dans la même cabine ?

—Oui. Mon lieu de travail, c'était ; celui où je me trouvais lorsque je n'étais pas chez moi ; celui où je gagnais de l'argent pour la même misère que je vivais à la maison.

—En adoptant ce lieu, vous avez tenté de créer un chez vous similaire au vôtre, celui que vous essayiez constamment de fuir. C'était si naturel, ce mode de vie, que vous vous efforciez de le recréer même si vous le fuyiez, car, sans le vouloir, c'était la seule chose que vous connaissiez véritablement. Ensuite, vous dites que votre père était un agresseur et qu'il a été tué. Selon ce que vous m'avez raconté au sujet de votre client, nul doute que vous associez ce dernier à votre père. Fortes sont les chances que cette cause, que vous avez défendue, ait fait ressurgir d'anciens souvenirs liés au traumatisme que vous avez vécu par la faute de votre père.

—Quid de la bête ? questionnai-je.

—Pardon ? fit la psychologue, drôlement.

—... Qu'en est-il de la bête ?

—Elle représente probablement votre peur de votre père... les enfants voient souvent leurs agresseurs comme des bêtes. C'est commun. Si vous cessez de lui accorder de l'importance lorsque vous la voyez, elle disparaîtra.

Je n'ai rien répondu, car mes paroles m'ont échappé. Rassuré que la bête ne fût que le fruit de mon imagination, j'étais ! Toutefois, en regardant ma montre, j'ai réalisé que notre session se terminait imminemment. J'ai donc remercié docteur Lafrenière et lui ai gaiement annoncé que nous nous reverrions bientôt, puis je me suis dirigé vers la sortie. «Attendez ! m'arrêta-t-elle. Si vous le voulez, j'aimerais vous proposer que notre prochaine session en soit une de psychanalyse. Vous êtes l'un des rares patients que j'ai rencontrés qui semble extrêmement marqué par son passé. Je crois fortement que cela vous serait profitable.»

—Pardonnez-moi, mais qu'est-ce qu'une psychanalyse, au juste ?

—En somme, c'est une manière, pour vous, de retourner dans votre passé ; une exploration de votre inconscient, qui aide à comprendre l'origine des problèmes que vous vivez aujourd'hui. Parce qu'une grande partie de votre passé a été, disons, effacée de la surface... vous vous souvenez de vos parents et de ce qu'ils vous ont fait, mais j'ai tout de même l'impression qu'il vous manque une partie importante. En

explorant votre passé, nous pourrions cibler ce qui a déclenché vos hallucinations, votre insomnie, et parvenir à y mettre fin. Je crois que c'est l'unique solution pour remédier à votre situation...

—Et comment se déroule une psychanalyse ? m'enquis-je.

—Presque comme tout à l'heure, lorsque vous m'avez raconté votre histoire, sauf que vous serez dans un état semi-éveillé. Grâce à ma voix, qui vous guidera, vous entrerez dans une phase d'hypnose, ce qui nous permettra de puiser dans votre inconscient toutes les informations que nous souhaitons. En d'autres mots, vous revivrez ce qui se cache en vous...

De revivre mon passé, je n'étais pas très friand. Mais si cela pouvait réellement m'aider, j'étais déterminé à tenter le coup. Pour que ce cauchemar cesse, n'importe quoi, j'étais prêt à faire !



Sur le chemin du retour, j'étais, lorsque peu à peu, le soleil disparaissait pour faire place à la nuit. Il régnait une parfaite dichotomie entre la lumière et la noirceur, le bien et le mal, la joie et la tristesse.

Une fois la pénombre installée, le vent devint de plus en plus puissant. Il soufflait sur les arbres presque entièrement dépourvus de leurs feuilles, faisant ainsi craquer et vaciller les branches, et valdinguer le peu

de feuilles restantes. C'est dans la noirceur, éclairés par de faibles réverbères, que se trouvaient, à mes côtés, des arbres dénudés, prostrés, seuls et sans défense face au vent qui ne cessait de gagner en force.

Alors que je marchais vers chez moi, le vent s'éleva derechef de manière violente, causant cette fois-ci tout un tumulte. Des craquements d'arbres ça et là ainsi que des branches qui tombaient autour de moi, il y avait. Et ces feuilles, qui jonchaient le sol, se mirent à s'envoler en forme circulaire, dans ce qui semblait être le début d'une tornade. De plus en plus intense, cette dernière devenait. Un endroit où me réfugier, je cherchai, mais en me retournant, plus rien il n'y avait. Une seule lumière dans la rue, il restait ; lumière qui m'empêchait de me noyer dans l'obscurité qui se rapprochait, qui m'entourait et qui allait m'engloutir si je ne trouvais guère une échappatoire. C'est alors que mes symptômes se manifestèrent à nouveau. Étourdi, fiévreux et tremblant, je me sentais. Mon corps s'étiolait, alors que je déambulais toujours dans la rue.

Toujours en cercle, les feuilles s'envolaient vers le ciel, mais en alternant de formes, pour enfin prendre celle de quelque chose que, petit à petit, je finis par reconnaître. Celle de la bête. À travers les feuilles, elle apparut. Pourvue de trous noirs à la place des yeux et de la bouche, et constituée d'un amalgame de feuilles, elle s'avança vers moi. Gagné par une peur viscérale, je reculai. Mais en examinant attentivement les environs, plus rien : le néant, c'était. « Que vais-je faire »,

me demandai-je, complètement ébranlé, à deux doigts de laisser la panique me gagner. « Ce n'est pas réel, ce n'est pas réel », ressassai-je, mais en vain, puisque la bête était toujours là. J'usai donc de la latence de cette dernière pour tenter d'établir un subterfuge, mais sans résultat. Alors que le vent s'élevait avec agressivité pour une troisième fois, des bruits de tonnerre, j'entendis. Des éclairs frappaient de tous côtés, tandis que dans ce ramdam, une voix se faisait de plus en plus audible. « *Tu m'as oubliée. Moi, je ne t'ai pas oublié. Je suis là, Charles. Et maintenant, tu t'en viens.* » À ce moment, la bête cessa abruptement d'avancer et, à quelques mètres de moi, me relqua. Devant la noirceur abyssale qui occupait la place de ses yeux, la pétoche, j'avais. « *Tu t'en viens* », réitéra-t-elle. Sa voix était si flegmatique et si puissante... horrifié j'étais. Puis le vent souffla et m'emporta dans l'obscurité.

De tomber à l'infini, j'avais l'impression. Des cris de mort, je poussai, mais ma descente en enfer se poursuivit néanmoins... jusqu'à ce que quelque chose m'arrête. Figé, en suspens dans les airs, mon corps était alors.

Par la suite, une voix, j'ouïs. Plutôt féminine et étrangère, celle-ci sonnait. « Vous allez bien ? » finis-je par comprendre. Par terre, sur le trottoir, au milieu des feuilles, je me trouvais soudainement. Scrutant les environs, je constatai que ladite voix provenait d'une passante, qui me regardait d'un air méfiant. « Mais... qu'est-ce qui... je... je ne comprends pas... »

j'étais...» arrivai-je à peine à balbutier. «Passez une bonne soirée, monsieur», riposta la dame avant de continuer son chemin. Que j'étais un éthylique, pensait-elle peut-être. Mais trop surpris par ce que je venais de vivre, j'en fis fi.

Que diantre s'était-il passé? N'ayant point de réponse et ne pouvant faire autre chose, je me relevai et carapatai vers chez moi, non sans me poser mille et une questions.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE CONCILIABULE

« Le présent n'est pas un passé en puissance, il est le moment du choix et de l'action »

Simone de Beauvoir – *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947)

Durant la nuit suivant cette mésaventure, je n'avais point réussi à fermer l'oeil. Pressé de retourner voir Dre Lafrenière, j'étais ! Je lui donnai donc un coup de fil, histoire qu'elle me reçoive *d'urgence* à son bureau. Elle m'avisa qu'un tel *modus vivendi* ferait en sorte que ma session serait plus onéreuse, du fait qu'elle serait contrainte d'annuler tous ses rendez-vous de la journée. Mais du temps à dilapider, sans tenter de remédier à la situation, je n'en avais guère ! « Heureux de vous octroyer une prime pour cette faveur », ai-je gentiment répondu. Après tout, les moyens, je les avais : en seulement deux heures, je gagnais ce que lui rapportait toute une journée de labeur.

Ainsi, d'un pas déterminé, je quittai ma suite, café à la main, pour me rendre au stationnement où

m'attendait mon chauffeur. Entrant dans le véhicule, j'annonçai que je ne me rendais pas à ma firme, mais bien au 980, rue Cherrier.

En m'ouvrant la portière, mon chauffeur me souhaita une bonne journée. Aucune idée de ce que je m'apprêtais à faire, il n'avait. Attendant pour traverser la rue, je me ressassais : « Tout ira bien, tu n'as qu'à parler. » C'était pratiquement mon nouveau leitmotiv. D'amenuiser l'envergure de ce que je vivais, cela m'apaisait, me rassurait.

Avant que mon hôtesse ne l'ouvre, je dus toquer à sa porte pendant au moins deux minutes, ce qui m'irrita outre mesure.

— Charles ! Je suis désolée, je ne pensais pas que vous arriveriez aussi rapidement.

— Eh bien, lorsque je mets de l'accent sur le fait qu'une situation est pressante, c'est qu'elle l'est ! De ce fait, la prochaine fois, s'il y en a une, j'aimerais ne pas avoir à daigner attendre à votre porte lorsque je dois m'astreindre à venir ici, l'admonestai-je irrévérencieusement.

— Je n'apprécie pas vraiment que mes clients s'adressent à moi de la sorte. S'il y a un problème, vous pouvez faire demi-tour, riposta-t-elle.

— Ne pensez-vous pas que je le ferais, si j'avais le choix ? La pire psychologue en ville, vous êtes, après tout ! Je ne comprends point que je condescende même à dialoguer avec vous ! vitupérai-je.

Étrangement, Lafrenière resta silencieuse durant un moment. Elle me fixa, puis m'indiqua d'entrer, ce que je fis. À nouveau, benoît et rassuré, j'étais.

—Dé... euh... désolé, je suis. À outrance, je vous ai enguirlandée. Mes plus sincères excuses, je vous prie d'accepter.

—Qu'est-ce qui vous tracasse ? Je sais bien que cette petite crise n'était pas due au fait que vous avez attendu quelques secondes de trop à ma porte, dit la femme.

—... plutôt quelques minutes, grommelai-je.

—Pardon ?

—Rien. Je ne suis guère ici pour vous morigéner sur votre manière d'accueillir vos clients, mais...

Dre Lafrenière se leva alors de sa chaise en élevant le ton.

—Arrêtez ce *jeu* ! Arrêtez de faire comme si rien ne vous atteignait ! Je vois clairement que quelque chose s'est passé, mais malgré tout, vous restez de marbre. Je ne peux pas vous aider si *vous* ne voulez pas être *aidé*. Alors, vous allez m'expliquer pourquoi, ce matin, en m'appelant, vous aviez une voix ébranlée et vouliez à tout prix me rencontrer, et qu'une fois arrivé, vous avez sauté les plombs !

Ahuri de me faire aborder de la sorte, je demeurai silencieux.

—Qu'est-ce qui vous tracasse ? s'écria-t-elle derechef.

Dubitatif et silencieux, je demeurai. Mon visage se renfroga et, en moi, je sentis les émotions m'en-vahir.

—Quittez, Charles, quittez ! Je ne vais pas accepter qu'un patient me parle sur un tel ton, qu'il me force à annuler les rendez-vous de mes autres patients et qu'il me fasse perdre mon temps !

—Je vous ai demandé de me rencontrer d'urgence, car... j'ai peur, ânonnai-je.

—Car quoi ?

—... j'ai peur, susurrai-je.

—Est-ce possible de parler plus fort, Charles ?

—J'ai peur !!! De l'entendre haut et fort, c'est ce que vous voulez ? J'ai peur ! criai-je.

—Peur de quoi ? questionna-t-elle.

—De devenir complètement cinglé... confessai-je en versant une larme. Vous m'avez dit que la bête n'était qu'imaginaire... vous aviez tort ! Ou pas... je ne sais plus.

Des années, cela faisait, depuis la dernière larme que j'avais versée. Je ne savais pas comment réagir face à cela. Mais Lafrenière s'est approchée de moi et m'a assuré que je n'avais point à avoir peur de lui expliquer ce qui s'était passé. Et tel un enfant réconforté par sa mère, je lui narrai ce qui s'était produit, la veille, après notre rencontre.

—Intéressant, Charles. Vous voyez, cette hallucination que vous avez eue est une interprétation de vos émotions, de votre crainte de faire face à

celles-ci, a-t-elle conclu. Dans votre vision, je crois bien que je représentais la bête, car je suis celle qui vous pousse à vous remémorer votre passé. Quant à la noirceur dans laquelle vous êtes tombé, celle-ci représente votre passé, qu'apparemment, vous avez oublié. Rassurez-vous, bien que l'expérience ait pu être effrayante, il n'y a rien de *méchant* à cela.

—Certes, ce que vous dites est sensé. Navré de vous avoir vilipendée en disant que vous étiez la pire...

—*Vilipendée*, vous dites? Ce n'est pas grave, Charles. Ne vous en faites pas pour ça. Alors, êtes-vous prêt pour amorcer la psychanalyse?

—Oui.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA PSYCHANALYSE

« *On ne peut vaincre le mal que par un autre mal.* »

Jean-Paul Sartre – *Les mouches* (1943)

Dre Lafrenière me conduisit dans une autre pièce. La lumière y était tamisée et une odeur d'encens régnait. Collé contre un mur se trouvait un divan et, juxtaposé à ce dernier, une chaise. Comme dans les films, c'était : le banc de la thérapeute était placé à l'extrémité du canapé, soit là où la tête du patient doit être apposée, de sorte qu'il fasse dos à la psychologue et qu'il ne puisse la voir.

—Placez-vous ici, Charles, me pria Lafrenière en désignant le canapé du doigt.

—Vous savez... vous pouvez me tutoyer. Soit dit en passant, quel est votre prénom ?

—Hannah. Toi aussi, tu peux me tutoyer !

—Un palindrome ! déclarai-je.

—Excusez-moi ?

—Tom nom... Hannah... c'est un palindrome.

—... Qu'est-ce qu'un palindrome ?

—Un mot qui se lit dans les deux sens, ma chère.

—Vous êtes toute une personne, Charles. Euh...
Je veux dire, *tu* es toute une personne, reprit Hannah.

—Quel euphémisme délectable ! Que plusieurs méprisent ma manière de parler, je le sais. Néanmoins, la langue est la seule chose qui importe, dans ce monde... Alors, pourquoi ne pas la soigner ?

—C'est une manière de voir les choses...

—C'est la *seule* manière de voir les choses, corrigeai-je. Sans langue, rien, il n'y a. De tout, le langage en est la fondation, car elle est la quintessence de la communication ! Mais enfin, nous ne sommes point ici pour parler de mon amour excessif des mots. Alors, comme le disent les Anglais : *Let's get down to business*.

S'asseyant à son tour sur son banc, Hannah me pria de fermer les yeux et de libérer mon esprit ; chose qui fut difficile parce que j'ouïssais, désormais, d'effrayants murmures. « *Je suis là. Je t'emmènerai. Tu vas sombrer dans la noirceur.* »

—Entends-tu les voix ?

—Quelles voix ? s'enquit ma confidente.

—Ce... celle de la bête. Or, je puis jurer qu'il y en a plus d'une...

—Écoute-moi, Charles. Respire et expire doucement. Allez...

Je m'exécutai et heureusement, après quelques inspirations et expirations, les voix disparurent.

—Reste calme, Charles. Tu n'as absolument rien à craindre. On va commencer.

—D'accord, je suis prêt.

—Oh... j'allais presque oublier. Je dois absolument aller chercher quelque chose... Ce ne sera pas très long.

Quelques secondes plus tard, dans la pièce, Dre Lafrenière revint. Elle démarra ensuite son métronome pourvu d'une lumière clignotante, qu'elle plaça à mes pieds de façon à ce que celle-ci pointe ma figure : tic, tac, tic tac, ouïssions-nous sempiternellement.

—Ferme les yeux. Tes paupières sont de plus en plus lourdes... Imagine-toi détendu, dans un endroit relaxant et sécuritaire... Imagine-toi seul, sans aucuns tracas, entrant dans un profond sommeil, guidé par ma voix...

Plongé dans l'obscurité et volant dans cette dernière, j'avais l'impression. Inconsciemment, la voix d'Hannah, j'entendais toujours. Vers ma mémoire, elle me dirigeait. Au même moment, je ressentis la présence d'une autre personne... ou plutôt, de quelque chose ; la bête. Avec nous, elle était. C'est ce que je croyais, alors que la voix de ma psychologue s'éteignit.

Spontanément, les murmures reprirent, mais je ne pouvais rien faire. Mon esprit avait abandonné mon corps ; j'étais en transe. Seul, je criai au secours, mais Hannah ne m'entendait plus. Et puis, au loin, une lumière s'alluma. Flottant, volant ou déambulant (je n'aurais pu affirmer la manière dont je me déplaçais), je me dirigeai en direction de cette lueur ; ce brin d'espoir. Plus je m'approchais, plus elle semblait s'éloi-

gner. « Je n'y arriverai jamais », me dis-je. Et sur cette pensée, j'ai senti que la gravité reprenait le contrôle. Du moins, c'est ce que je croyais, avant de m'apercevoir que c'était plutôt la bête qui me tirait vers le fin fond de cet endroit, vers les profondeurs des ténèbres. Vers le lieu d'où émanait l'éclairage, je valdinguais. Sauf que cette fois, m'en rapprochant réellement, je réalisai qu'il s'agissait de la gueule de la bête qui, dans ce monde parallèle où Hannah m'avait laissé seul, prenait une forme dantesque. Ce que je croyais être de la lumière était, en réalité, du feu s'écoulant du gosier de la créature. Des cris inutiles, je poussai. Mais lorsque j'ai pénétré dans la gueule de la bête, je me suis éteint.

DEUXIÈME PARTIE :

L'ENTRETIEN

*« Parler de choses qui n'existent pas ne les fait-elles
pas exister ? »*

Shawn Foster – *L'entretien* (2018)

CHAPITRE PREMIER

LA VIE

« L'ordinaire, disait tante Lydia, c'est ce à quoi vous êtes habituées. Ceci peut ne pas vous paraître ordinaire maintenant, mais cela le deviendra après un temps. Cela deviendra ordinaire. »

Margaret Atwood – *La servante écarlate* (1985)

Il est 7h10 lorsque j'ouvre les yeux et, avant même d'entamer ma journée, je subodore qu'elle sera longue et difficile. En me levant de mon lit ou, plutôt, de la couverture au sol qui me sert de lit, je replace du mieux que je peux le seul drap que je possède pour essayer de faire paraître le mieux possible ce merdier dans lequel je vis, mais sans succès. Un drap troué, qu'il soit plié ou pas, c'est laid. Me dirigeant vers la cuisine, à l'étage supérieur, j'y entends discuter mes parents. « Merde », me dis-je. Mais mon ventre gargouille, alors je poursuis mon chemin.

En silence, je parcours la salle à manger pour atteindre le comptoir où se trouvent les céréales. J'ouvre la porte de l'armoire, mais il n'y a rien. Je me tourne

donc vers une autre armoire pour prendre du pain et me faire des rôties, mais il n'en reste plus.

—Est-ce que quelqu'un a changé le pain ou les céréales de place ? articulé-je.

Et mon père de répondre en proférant :

—T'avais qu'à te lever plus tôt !

—Peux-tu me donner un peu d'argent pour que j'aille chercher du pain au dépanneur qui se trouve au bout de la rue ? soupiré-je.

D'un geste frénétique, mon père se lève de sa chaise et vocifère :

—Tu veux d'la bouffe ? Tu t'lèves plus tôt, c'est tout. J'suis pas un ostie d'portefeuille, moi ! Tu veux d'l'argent ? J'pense te l'avoir dit assez souvent : t'as un cul, utilise-le. Maintenant, crisse-moi patience !

D'un air morne, je retourne dans ma cave. « Cette espèce de salopard ne paie rien pour attendre », grommelai-je à voix basse.

Alors que je m'habille, je regarde à l'extérieur et constate qu'il semble faire une chaleur torride. C'est l'un des étés les plus chauds depuis longtemps ! Je choisis donc des vêtements légers qui me permettront d'être à l'aise, car j'ai beaucoup de *sport* à faire, aujourd'hui.

Une fois habillé, je retourne en haut et quitte la maison sans même dire au revoir à mes parents. De toute manière, ce n'est pas comme s'ils en avaient quelque chose à faire.

J'arrive au centre d'achats et prends directement le chemin des salles de bain : mon lieu de... travail. Il y a un signe que seuls mes clients et moi connaissons : une position de jambes qui indique ma disponibilité. Donc je m'exécute et attends. Ça y est, Bryan arrive. D'un regard, il me signifie qu'il me guigne, qu'il souhaite recourir à mes... *services*. D'un hochement de tête, j'accepte et, après lui, j'entre dans la salle de bain. Nous nous enfermons dans la troisième cabine de gauche, puis il défait son pantalon pendant que je me mets à genoux pour entamer ma besogne. Bryan est un client idiosyncrasique ; il a l'habitude de m'octroyer une prime si je le regarde dans les yeux pendant que ma bouche reçoit son organe masculin et que je fais des va-et-vient avec mes mains. Il tient également à ce que mes mains l'enveloppent de manière serrée. Or, parfois, lorsque je ressens de l'aversion envers mon métier de prostitué, c'est facile de serrer. Un peu trop, même. Ces fois-là, il n'est pas rare que je me fasse ramener à l'ordre par l'entremise d'une claque derrière la tête... C'est pourquoi j'évite de trop penser à ce que je suis malheureusement en train de faire.

Hélas, la fellation n'est pas tout : celle-ci dure environ cinq minutes, avant qu'un autre orifice de mon corps soit sollicité pour *recevoir*. Toujours en gardant le silence, Bryan me fait signe de me lever et de me retourner. Je m'exécute, tout en me penchant vers l'avant : je connais le *modus operandi*. Histoire

de faciliter la tâche, je porte des *joggings*. Jusqu'à la mi-cuisse, mon client rabaisse mes pantalons, enfle un condom, écarte l'une de mes fesses afin de mieux trouver mon *ouverture*, dans laquelle il insère son index. Il fait quelques va-et-vient en crachant sur mon cul de façon à utiliser sa salive en guise de lubrifiant, et enfonce un deuxième doigt. C'est une sensation très peu confortable, mais familière, alors je résiste à mon envie de décaniller et me soumetts à ses desiderata charnels. Lorsqu'il me considère *prêt*, il insère son sexe en crachant à nouveau sur moi pour faciliter la pénétration. Bien que mon corps tente de trouver une certaine jouissance durant l'acte, mon esprit, lui, y est complètement réfractaire.

Enfin, je commence à me sentir moins sale. Lorsqu'il meut son bassin avec plus de célérité, je vois peu à peu revenir mon humanité et ma dignité. Le moment arrive. Voilà... c'est fini. Il bazarde le condom dans la cuvette, remonte ses pantalons, rentre sa chemise, replace sa cravate, me paie et part. En le voyant, personne ne pourrait croire qu'un homme comme lui est du genre à faire à ce qu'il vient de faire. En se fiant à ses vêtements, on le croirait avocat, comptable ou banquier. Jamais personne ne serait à même de deviner qu'il se livre à de telles pratiques avec un mineur. Heureusement pour lui, ce n'est certainement pas moi qui vais divulguer son secret. Autrement, je perdrais mon emploi.

En regardant ma montre, je constate qu'il est 8h53. «Super, il est encore assez tôt pour déjeuner

chez McDonald's!» pensé-je. Avec l'argent que je viens de gagner, j'ai droit à un délectable *breakfast*. Plus tard, je reviendrai pour *servir* mes autres clients.

8

Que c'est délicieux... un œuf, de la saucisse avec extra bacon et une tranche de fromage fondant entre deux tranches de muffin anglais, le tout accompagné d'une patate hachée et d'un café. Jamais on ne me sert de telles choses à la maison. Là-bas, tout ce que je mange, c'est de la nourriture en boîte, du pain tartiné avec du beurre d'arachides, ou des céréales. C'est à peine si j'absorbe tous les nutriments qu'il me faut pour demeurer en santé. En outre, nous n'avons ni café, ni thé, ni jus; que de l'eau... et de l'alcool pour mes parents. De la bière, c'est ce sur quoi ils gaspillent tout leur précieux argent; ils en sont tributaires. Quelques fois, il m'arrive de glisser dans mes poches des sachets de thé volés au magasin pour les boire à la maison. Mais comme nous n'avons pas de bouilloire, je les bois à la température ambiante. Il n'y a pas que le thé que je vole. Souvent, j'achète ou subtilise des barres de chocolat, des livres, des produits de beauté... mes parents me tueraient s'ils me savaient en possession de ce genre de choses. Sauf pour le chocolat, pourvu que je leur en ramène une ou deux barres chacun, afin de m'éviter des ennuis. Ce qu'ils me châtieraient s'ils savaient que j'avais des livres et des produits de beauté. Tous les jours, après le travail,

je passe à la librairie avant de quitter le centre d'achats pour me choisir un roman. Je me rends ensuite dans un parc pour le lire et une fois ma lecture terminée, je retourne chez moi et le cache dans un trou situé entre deux murs de ma chambre. Je dois tous les cacher. J'ai quelques dizaines de livres en ma possession : de la philosophie à l'érotisme, de la poésie à l'épouvante.

Un jour, j'ai même dérobé un dictionnaire, car, en entendant certaines personnes parler, je me suis senti inférieur à elles. Je venais de réaliser que le vocabulaire que m'avaient inculqué mes parents était très... comme ils diraient... «à chier». Tout ce qu'ils articulent se limite à des jurons. Ils négligent la syntaxe, ne savent pas écrire... Bref, je ne *veux pas* être comme eux. Même si pour le moment, je ne peux pas aller à l'école et étudier, je me dis que grâce à la lecture, je vais apprendre quelque chose. «*Quid*», par exemple. Voilà un mot peu usité que j'ai appris. Tout comme «*usité*», d'ailleurs. Pourquoi dire «qu'en est-il», lorsqu'on peut dire «*quid*»? Cela m'aide à me sentir cultivé, intelligent, voire supérieur. D'autre part, si je fais miennes ces manières, c'est que cela me permet également de me distancer de ma famille. De même, je serai abstème tout au long de ma vie. J'ajouterais à cela que la lecture est une échappatoire... le temps de quelques heures, elle me permet d'oublier qui je suis, ma vie, ma maison. Je peux être libre. C'est pour cette raison que je rêve de devenir écrivain : grâce à l'écriture, jamais on ne pourra me censurer. Je pourrai être qui je veux et où je veux ! Mes écrits seront éternels,

et il en sera de même de moi. Une vie passée à raconter mes pensées, ma vision, à m'exprimer... ce serait le paroxysme de la liberté.

Or, je ne bénéficie pas de cette latitude pour l'instant. Il faut que je cesse de rêvasser. Je me suis envolé dans mes pensées, mais ce qui est réel, à ce moment précis, c'est qu'il me faut retourner travailler. Robert doit sûrement m'attendre.

§

Enfin, le sale boulot est terminé. Je puis enfin penser à m'offrir une petite récompense... or, j'hésite entre le magasin de vêtements et la librairie. Cette dernière finit par l'emporter, du fait qu'il est plus facile de cacher un livre à mes parents, qu'une nouvelle garde-robe !

Renaud-Bray ! Mon marchand de rêves, de vies nouvelles, d'amis et d'aventures. Quand j'entre dans le magasin, je ressens un sentiment inusité, chez moi ; celui que les littéraires nomment la « béatitude ». De voir ces tonnes de livres, d'histoires, de pouvoir être en contact avec les idées des auteurs mises sur papier et à ma disposition, voilà qui me rend fébrile, content et heureux. Aujourd'hui, je visite la section « horreur », où je trouve des étagères pleines de romans écrits par Stephen King : *Ça*, *Sleeping Beauties*, *Salem's Slot*, *Joyland*, ainsi qu'une panoplie d'autres titres. Je veux réussir comme lui, un jour, et ne plus être... celui que je suis.

Je change de section pour gagner celle réservée à la littérature classique, où je trouve des chefs-d'œuvre tels *Le père Goriot* de Balzac, *Le mythe de Sisyphe* d'Albert Camus, *Phèdre* de Racine. Je suis ébahi par tous les choix qui s'offrent à moi. Quel livre devrais-je prendre ? En continuant ma visite à la section « romans policiers », un roman me saute aux yeux : *Local 013* de Shawn Foster. « Qui est cet inconnu ? » me demandé-je. Je prends donc le livre et lis la quatrième de couverture. « Seigneur ! m'exclamé-je, il n'a que quelques années de plus de moi ». Il n'a que 17 ans ! Inspiré par cet adolescent avait la carrière que je convoitais, je m'empare du roman et me précipite à la caisse.

D'un air dédaigneux, la caissière me toise et me demande si j'avais trouvé ce que je voulais aujourd'hui. « Oui », me contenté-je de répondre.

En m'éloignant vers la porte de sortie, j'entends des rires. Je me retourne, et constate que les caissières me regardent et se moquent de moi. « *Fuck you*, fieffées putes de merde ! » m'écrié-je. Même si je m'évertue pour ne pas ressembler à une personne non civilisée et que j'essaie de soigner mon vocabulaire, des incidents de ce genre démontrent que je demeure néanmoins avec quelques tares (gracieuseté de mes parents), dont je ne puis me défaire. Je ne sais même pas pourquoi je les ai envoyées paître en les traitant de putes, parce qu'en fait, la seule *pute*, c'est moi. Au moins, elles, elles ont de véritables emplois.

Je suis triste. L'endroit qui me faisait tant de bien vient de se transformer en un lieu que je craindrai, par peur d'être persécuté de nouveau. Ces caissières riaient probablement de la façon dont je suis affublé, mais ce n'est pas de ma faute ; je n'y peux rien. Si mes parents savaient que je gagne de l'argent, ils n'hésiteraient pas une seconde à me le subtiliser pour se payer plus de bière et de drogue. Le seul point positif, c'est qu'avec tous les romans que je me suis achetés dernièrement, je n'aurai pas à retourner à la librairie avant quelque temps...



Arrivé au parc de mon quartier, je m'installe sur le sol, près d'un arbre, pour lire mon livre. Avec admiration et fébrilité (car oui, la lecture a cet effet sur moi), je l'ouvre et l'entame.

À peine ai-je terminé la page de crédits, qu'un ballon me frappe en plein visage. *Ouch !* Je ressens un picotement sur ma joue gauche ainsi qu'une douleur au nez, qui, rapidement, se propage à la grandeur de mon faciès. « Redonne-nous notre ballon, veux-tu ! » lance un jeune en s'avançant vers moi. « Vil voyou ! Je devrais te poursuivre pour voie de fait armée ! » pensé-je. En m'inclinant vers l'avant pour prendre ledit ballon, je constate que mon nez saigne ; en fait, qu'il a saigné et qu'à présent, les pages de mon livre sont tachées. Je sais bien qu'il ne m'a pas coûté cher, ce livre, mais à cause du travail que j'ai dû faire pour

me le procurer, j'en viens à perdre mes moyens !
« T'es sourd ? Je t'ai dit de me donner le ballon », articule l'adolescent qui me fait maintenant face.

— Celui-ci ? dis-je en saisissant l'objet de son désir.

— En vois-tu un autre ? de rétorquer mon arrogant interlocuteur.

— Va le chercher ! lancé-je en le lançant dans la rivière à laquelle j'étais jouté.

— Connard ! Tu vas nous le payer ! crie-t-il, alors que ses amis s'amènent.

Peut-être suis-je allé trop loin, cette fois. À toute vitesse, je me sauve en courant, mais en vain. L'un des types me rattrape, me plaque au sol ; je suis pris. « Tu pensais vraiment pouvoir faire le con avec nous ? T'as choisi les mauvais gars. Emmenez-le ! » ordonne le chef de la bande. À quatre, ils me tirent du sol et me transportent vers la rivière. Tel un poisson hors de l'eau, je me tortille, mais sans parvenir à me défaire de l'emprise de leurs grosses mains. « J'espère que tu sais nager, connard ! Va nous chercher ce *fucking* ballon ! » dit l'un de mes assaillants en me balançant assez loin pour que je ne touche pas le fond de la rivière.

Je panique ; je n'ai jamais appris à bien nager. Et nager habillé, c'est tout un aria ! Je meus mes jambes et mes bras avec le plus de célérité possible, histoire de garder ma tête hors de l'eau, pendant que le courant se charge de me faire avancer... ou reculer, je ne sais pas. Mes battements de cœur s'accélèrent, mes res-

pirations s'écourtent, je me sens lentement entraîner vers les profondeurs : il faut que je sorte ! Or, durant ce moment plus qu'intense où je me bats pour ma vie, je suis aspiré vers le fond, en cercle, par un tourbillon. Puis soudain, tout autour de moi devient sombre ; je n'entends plus rien, je ne vois plus rien, je ne ressens plus rien. Je tente de refaire surface, mais la force avec laquelle je suis aspiré vers les profondeurs de la rivière se montre supérieure à la mienne. Le trépas semble imminent. Alors que ma courte vie défile dans ma tête, j'en viens à la conclusion que cette mort n'est autre qu'une libération. Quel genre de piètre vie mené-je, de toute manière ? Et, *a fortiori*, vaut-elle réellement la peine d'être vécue ? L'humain que je suis décide que non. Aussi, je me dis que la prochaine fois, avec de la chance, je reviendrai dans un meilleur corps et aurai droit à une meilleure vie. Après tout, je ne suis ni beau, ni un érudit, ni talentueux. Tout ce qui joue en ma faveur est le vert de mes yeux. C'est le seul trait physique sur lequel on me complimente. Je cesse donc de me mouvoir, de m'accrocher à mon horrible vie, et déglutis une immense lampée d'eau... puis une deuxième... puis une troisième...

§

- Il se réveille ! s'exclame une voix.
- *Thank God* ! lance une seconde.
- Mais que se passe-t-il ? finis-je par demander.
- Mes imbéciles d'amis t'ont balancé à l'eau et

t'as failli te noyer. C'était censé être juste une p'tite vengeance parce que t'as jeté notre ballon, mais on ne pensait pas que t'allais te noyer !

— Qui es-tu ? interrogé-je. Et pourquoi m'as-tu sauvé ?

— Wow ! T'es sûr que t'as pas avalé trop d'eau, *man* ? Normalement, on dit un truc comme « merci de m'avoir sauvé la vie, *dude* ». Tu vois l'genre ? de riposter mon interlocuteur.

En pensant à cette eau... cette eau brune que j'avais avalée, je vomis de façon impétueuse et tonitruante tout ce que j'avais ingurgité ! Après quoi, je me lève, reluke le garçon encore mouillé, puis son ami, et quitte les lieux sans mot dire. « Les autres voyous ont dû s'enfuir », me dis-je. Sur mon passage, je ramasse mon livre toujours taché de sang et désormais humecté à cause mes mains mouillées, puis me rends chez moi. Hélas, de cette vie morose qu'est la mienne, je ne suis guère libéré.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ÉCHAPATOIRE

« Tous les discours n'avancent point les choses : il faut faire et non pas dire. »

Molière – *Dom Juan* (1665)

Mais pourquoi donc suis-je retourné chez moi ? Voyant que je suis tout mouillé, mon père est furieux. Du cadre de porte, je puis humer l'odeur de l'alcool qui exhale de son corps ; cette odeur fétide que j'abhorre lui est intrinsèque. « Mon plancher, tabarnak ! J'vais t'en crisser une si tu le salis, maudite marde ! » vocifère-t-il. Je tente de me dépêcher et passer par la cuisine, mais... je glisse. Du coup, ma tête percute le plancher et le salit. Tentant de me relever, une force me maintient au sol. L'homme qui me sert de père me prend, puis me frotte sur le plancher comme une vulgaire guenille, avant de me redresser avec virulence sur mes pieds. La pire chose pouvant se passer se produit alors : mon livre choit de ma poche. Mon paternel le voit, le ramasse. « Ah ben crisse ! » s'exclame-t-il avant de m'asséner un coup au

visage. À nouveau, je sens l'odeur de mon sang qui dégouline de mes narines.

—Tu penses que t'es un intello, mon p'tit crisse, parce que tu sais lire? Laisse-moi t'dire qu'ton père, y'a jamais appris à lire, pis y s'en sort pas mal bien quand même! J'ai les plus belles putes en ville... R'garde ta mère! J'dois admettre que la pire chose qui m'soit arrivée, c'est toi. Maudit accident! Un ostie de crisse d'accident, laisse-moi te dire! crie-t-il en me bousculant.

De toutes mes forces, je retiens mes larmes. Je ne peux pas le laisser prévaloir sur moi et me détruire.

—Tu ne t'en sors pas, tu n'es rien! grommelai-je à voix basse.

—Qu'est-ce que t'as dit, p'tit imbécile? réplique-t-il.

—Que tu ne t'en sors pas! Que tu n'es rien! Que toi et maman, vous n'êtes que deux béotiens ratés! crié-je.

—Mon ostie d'insignifiant d'enfant d'chienne! rugit mon père en me poussant au sol avant de me donner un coup de pied dans les côtes. Décrisse dans ta chambre, j'veux plus t'voir d'la soirée!

Sur ces mots, il me balance le livre en pleine figure et retourne au salon, où une pléthore de bouteilles de bière vides jonchent le plancher. Souffrant, c'est en silence que j'accepte ma défaite et que, claudiquant, je me traîne avec difficulté au sous-sol

Couché sur mon lit, je ne puis m'empêcher de pleurer. Je tente toutefois de m'arrêter, car chaque fois que je renâcle, mes côtes droites me font terriblement mal. «Je dois partir», me dis-je. Il me faut absolument quitter cet abominable lieu et ces méprisables personnes. Si je suis astreint de rester ici une journée de plus, je n'aurai d'autre choix que de... que de... me suicider. Lorsque j'ai failli me noyer, tout à l'heure, j'ai senti que j'allais enfin être en paix, qu'il y avait une solution pour contrecarrer mon ignoble vie. Souvent, j'ai pensé à mettre fin à mes jours. Mais je n'ai jamais été assez impavide pour perpétrer l'acte ; j'ai toujours été pusillanime. Eh oui, je suis un faible. Je continue de chercher une quelconque raison, ou même un signe ; oui, un signe de la vie qui me dirait que je dois tenir bon, que tout finira par bien aller... mais qu'un lourd et oppressant silence, il y a. Je dois décaniller. Je fuirai. Oui, ce soir, je partirai. Je quitterai ces lieux.

Après m'être lavé, je paquette mon sac de quelques effets essentiels, dont des vêtements, quelques boîtes de nourriture et des bouteilles d'eau que je cachais dans ma chambre, une lampe de poche, un briquet et mes deux livres préférés : *l'Étranger*

d'Albert Camus et *La servante écarlate* de Margaret Atwood. La nuit tombée, je m'évaderai. En attendant, un petit somme ne me fera pas de tort.



J'ouvre les yeux. Mon horloge n'indique que 19h34, alors je somnole derechef.



En sursaut, je me réveille. J'ai eu peur de manquer ma chance, ce qui serait survenu si j'avais dormi toute la nuit. Super ! Il est 22h34. Je n'entends aucun bruit provenant de l'étage supérieur ; c'est maintenant ou jamais.



Avec mon patrimoine sur le dos, je monte délicatement l'escalier pour éviter de faire trop de bruit. Un pied à la fois, j'essaie d'alterner les endroits où mon poids met de la pression, histoire de ne pas faire craquer les marches. Mission accomplie : je suis devant la porte débouchant sur le salon. Doucement, je l'entrouvre et me faufile à travers l'espace que je juge adéquat pour l'être efflanqué que je suis. Il fait sombre. Posément, je tâtonne dans ce capharnaüm qui règne dans la pièce à l'aide de mes mains placées de-

vant moi, tel un non-voyant, pour ne pas foncer dans quelque chose ou, pire encore, *quelqu'un*. Je décide de sortir ma lampe de poche de mon sac à dos, dans le but d'éclairer mon passage sans avoir à allumer les lumières de la maison, ce qui, inéluctablement, réveillerait mes parents. Ainsi, je réussis à me diriger plus facilement où je le souhaite. Je traverse le salon et, ô ! Je fige. Je ne respire plus. J'éteins ma lampe de poche, j'ordonne à mon cœur de cesser de battre et à mon corps de disparaître. Il est là, devant moi, endormi sur le canapé. Mon satané père ne pouvait-il donc pas aller se pieuter dans son *propre* lit, comme n'importe quelle personne normale ? Ah ! J'oubliais : cet être âpre n'est pas ordinaire, c'est un monstre alcoolique et oisif. En me disant qu'il était mieux, pour moi, que je déguerpisse au plus vite si je ne voulais pas risquer de le réveiller, je parviens à me lénifier. Donc, à pas de souris, je me dirige vers la porte menant à l'extérieur ; vers ma liberté, mon émancipation. Arrivé devant celle-ci, j'use de toute la délicatesse dont je suis capable pour tourner le verrou sans que nul ne puisse l'ouïr. Ceci fait, je dois répéter le même exercice avec la poignée. Ensuite, il me faut refermer. Une angoisse se manifeste en moi, mais je tente de la contrôler. « Respire, expire ; respire, expire. Tu vas y arriver, Charles », me répété-je. Ça y est. Alors que je tourne la poignée, j'entends un craquement. Et un autre. Puis encore un autre. Immobile, j'espère halluciner, mais non. « Qui est là ? » grogne la voix de mon père derrière mon dos. Aussitôt, je tressaute. Je m'em-

pare d'un soulier trouvé au sol et, tel un projectile, je le propulse en direction de la voix. « Ouch ! Câlisse ! » Touché ! Sans perdre une seconde, j'ouvre, sors, puis claques la porte. Je n'arrive pas à y croire. Pour la première fois, non seulement je me sens libre, mais je le suis réellement. Même si j'ai l'habitude de partir tous les jours de la maison, cette fois c'est particulier, car je n'y reviendrai pas.

CHAPITRE TROISIÈME

LA RENCONTRE

« Au début, on croit mourir à chaque blessure. On met un point d'honneur à souffrir tout son soûl. Et puis on s'habitue à endurer n'importe quoi et à survivre à tout prix. »

Virginie Despentes – *Baise-moi* (1994)

Peut-être aurais-je dû attendre au lever du soleil pour quitter la maison, après tout. Heureux d'être libre, oui, je le suis, mais il fait froid ! J'ai omis d'enfiler une veste avant de sortir. Pourtant, il faisait si chaud, plus tôt, quand le soleil brillait encore. Maintenant, il fait sombre et froid. Néanmoins, je suis satisfait que mon subterfuge ait fonctionné. Je cesse donc ces jérémiades et reprends ma route.

La ville semble endormie. Morte, même. Que quelques lampadaires pour éclairer faiblement les routes, vides de tout passant, m'aident à voir où je vais. En réalité, je ne sais guère où je m'en vais. Si la seule chose qui me semble claire, c'est que je vais de l'avant, je me dis que je n'ai point besoin d'une raison

ou d'une destination précise pour continuer d'avancer. En ce sens, ma seule motivation, mon unique but, est de partir loin. Très loin.

À travers les forêts qui se dressent sur les côtés de la route, des bruits se font entendre. Des branches jonchant sol craquent et se brisent : on dirait des pas. Quelqu'un m'épie. Ou peut-être est-ce un loup... ou encore un ours. Je demeure aux aguets.



Cela fait peut-être une heure que je rôde sur les rues. Il n'y a rien. Absolument rien. Survient alors un sentiment de fatigue et de désespoir. Quel abîme ! Qui aurait pu dire que l'endroit où nous vivions n'était qu'un *village*, ostracisé de toute civilisation.

Ô ! Des gouttes. Des gouttes commencent à tomber. Peu à peu, je me mouille. Évidemment, j'ai également omis d'emporter un parapluie. Hélas ! Les pluies diluviennes se déchaînent. Rapidement, la rue amoncelle quelques centimètres d'eau, et j'en deviens imbibé jusqu'aux os. S'additionnent à cela un tonnerre assourdissant et de rutilants éclairs qui se percutent tout autour de moi. Cette virulente tempête inopinée attaque et estourbit les arbres qui m'entourent. L'un valdingue à ma gauche, tandis qu'un autre, frappé par la foudre, s'enflamme à ma droite. Corollairement, le feu se propage et les arbres en flammes pullulent, notwithstanding la pluie. Heureusement, je puis apercevoir, au loin, ce qui me semble être une cabane ou, avec de

la chance, une maison. J'augmente ma cadence, histoire de voir de quoi il s'agit et s'il me sera possible de m'y abriter.

§

Lorsque j'arrive devant la maison rustique, la tempête a cessé ; le calme est revenu. Les routes sont à nouveau sèches, et aucun arbre ne brûle. Or, mouillé, je suis toujours, ce qui corrobore qu'il a bel et bien plu, et donc, que cela s'est bel et bien passé.

Je scrute les environs et finis par monter les quelques marches du portique menant à l'entrée principale. À chaque pas, le bois vétuste crépite sous mes pieds. Je toque à la porte. Un coup, puis celle-ci s'entrouvre. « Y a-t-il quelqu'un ? » demandé-je d'une voix incertaine. Mais ma question demeure sans réponse. Énervé, je pose un premier pied sur le seuil de la porte et réitère ma question. Qu'un sinistre silence se fait entendre. Une odeur de renfermé, suffocante, entremêlée à celle de l'encens et une ambiance malsaine règnent sur les lieux. « *Clic* », ouïs-je. Agité, je me retourne presque en sursautant. Soudain, j'aperçois une faible lumière qui semble provenir d'un salon. J'avance donc dans sa direction, jusqu'à ce que j'entende une voix s'exclamer : « Charles ! » Cependant, je ne vois personne.

— Tu en as mis du temps, mon garçon ! renchérit l'individu tapi dans l'ombre.

—Qui êtes-vous ? demandé-je.

—Mais mon garçon, c'est toi qui es dans ma demeure ! On ne demande pas au propriétaire qui il est et pourquoi il se trouve chez lui ! d'articuler mon interlocuteur d'un ton goguenard.

La personne sort enfin de l'ombre... Il s'agit d'une femme d'origine haïtienne. Sa voix gutturale laissait pourtant croire que je discutais avec un homme. Elle ne mesure guère plus de cinq pieds, et son corps trapu est recouvert d'une longue robe de chambre. Ses oreilles pendent, en raison des gros anneaux qui y sont insérés, et son visage est couvert de rides. D'emblée, j'avancerais qu'elle a à peu près soixante-quinze ans.

—Comment connaissez-vous mon nom, madame ?

—Je connais les noms de tout le monde, mon garçon ! répond-elle gentiment.

—J'étais pris dans la tempête et j'aimerais savoir si je pouvais rester ici jusqu'au matin, avant de reprendre la route... ou, du moins, jusqu'à ce que j'aie établi mon itinéraire. Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je peux vous offrir mes services de...

—Cesse cela, mon garçon ! Je sais ce que tu veux me proposer, et je t'interdis de continuer à te rabaisser de la sorte, ne serait-ce qu'une fois de plus !

—Vous... savez ce que je fais ? m'enquiers-je.

—Je t'ai dit que je connaissais les noms de tout le monde... et avec mon don de prescience, ce n'est

pas la seule chose que je connaisse, mon garçon. En fait, je connais tous ceux qui passent dans ma boule de cristal.

—Wow! Premièrement, arrêtez de m'appeler «mon garçon», je vous prie. Deuxièmement, qu'entendez-vous par... boule de cristal?

Ce qu'elle relate me semble complètement saugrenu. Néanmoins, elle pique ma curiosité, et, comme elle n'a point l'air méchante, j'en profite pour rester afin de passer du temps bien au chaud, sous un toit.

—Laisse-moi d'abord me présenter. Je suis Kerlynn Lourdi, voyante et médium. Ici, tu te trouves dans ce qui me sert de lieu de travail et de résidence. Oui, c'est ici que je pratique mes clairvoyances et que j'entre en contact avec des entités. De ce fait, je t'attendais! On m'avait informée de ton arrivée.

—Qui vous en a informé?

—Les esprits, voyons. En venant ici, tu as fort probablement constaté qu'il n'y a pas vraiment de voisins autour de chez moi, et donc, aucun *humain* pour me prévenir.

Elle a eu une drôle d'intonation lorsqu'elle a prononcé le mot «humain», comme si cela lui inspirait presque le dédain.

—Effectivement, je vous concède que nous sommes dans un coin perdu, rétorqué-je. Mais pour ce qui est de vos esprits... franchement! Cessez ces calembredaines! C'est un truisme que ces choses-là n'existent pas.

—Tu es un travailleur du sexe qui, à la maison, se fait agresser sexuellement par son père. Tu aimes, ou plutôt, tu adores la lecture. Tellement, que tu souhaites devenir écrivain. Hier, durant la journée, tu as failli mourir... et une fois que tu as été sauvé, tu as espéré être mort. Ensuite, tu t'es enfui de chez toi parce que ton père t'a encore une fois violenté. Alors, mon garçon... ne me dis pas que les êtres surnaturels n'existent pas, puisque ce sont eux qui m'ont montré tout cela dans ma boule de cristal ! dit sèchement mon hôtesse.

—Je... je...

Bouche bée, je suis. Comment sait-elle toutes ces choses ? Une boule de cristal qui sait tout ? Réellement ? À moins qu'elle ne soit de connivence avec quelqu'un qui sait que je me suis évadé et qui cherche à me rattraper ? Par peur que cette dernière option s'avère, je recule doucement vers la sortie, mais aussitôt, la porte se ferme brusquement, et la dame m'invite à m'asseoir.

—N'aie crainte ! Je ne te ferai aucun mal, je n'ai qu'un message à te transmettre de la part des esprits. Viens ! Assieds-toi ! Allez !

Puis elle me parle durant quelques minutes avant de m'annoncer qu'on doit procéder à « l'appel » vers l'au-delà. Dubitatif je suis, mais je me dis qu'une fois ceci terminé, je pourrai sûrement reprendre la route. Alors j'acquiesce. Si je suis persuadé que cette femme

est un charlatan, sa maison, en revanche, me fout la pétoche. J'ai du mal à m'expliquer comment la porte s'est fermée *toute seule*, tout à l'heure.

Pour commencer, Kerlynn allume quelques chandelles, toutes de couleur noire, avant de brûler un bâton d'encens. La fumée qui exsude de ce dernier se joint à celle qui erre déjà dans la pièce, rendant la vision embrouillée. Après quoi, voilà que la pseudo médium sort une boîte dans laquelle il semble y avoir un jeu de société en lien avec des mots, puisque sur la tablette où on y joue, se trouvent toutes les lettres de l'alphabet. «Un jeu de mots?» interrogé-je. Mais la dame reste silencieuse. Elle place la tablette devant moi, avant de poser un petit verre en son centre.

—Qu'est-ce que c'est? Vous voulez jouer à un jeu? demandé-je.

—Mon garçon, dépose l'index et le majeur de chacune de tes mains sur le verre et tais-toi, répond bêtement la femme.

J'obéis.

—Nous allons faire trois cercles sur la planche, puis rentrer en contact avec le monde des esprits, reprend-elle.

—Pardon? m'exclamé-je en retirant mes doigts du verre.

—Remets tes doigts, mon garçon.

—Arrêtez de m'appeler «mon garçon»! Et c'est complètement grotesque ce que vous voulez faire. Je pars d'ici!

Or, en me levant, je suis forcé de me rasseoir, comme si une force me retenait.

—Ils t'ont conduit à moi pour une raison, Charles.

—Mais de quoi parlez-vous ? tonné-je, interloqué. Pourquoi ne puis-je plus me lever ? Que se passe-t-il ?

—Calme-toi, reste assis, tais-toi, et nous le saurons sous peu ! Je commence à comprendre pourquoi ton père ne peut pas te supporter.

—Excusez-moi ?

—J'ai dit : calme-toi, reste assis, tais-toi et nous saurons bientôt ce qu'ils te veulent, répète la dame.

—Et après... qu'avez-vous ajouté ?

—Rien, réplique-t-elle d'un ton interrogateur.

C'est étrange. Très, très étrange. On aurait dit que j'ai halluciné la deuxième partie de la phrase, qui semblait avoir été prononcée par... par la voix de... de mon père. Un peu décontenancé, je remets mes doigts tremblants sur le verre.

—Minuit approche imminemment, m'indique Kerlynn. Nous allons donc débiter. *Ô Belzébuth, ange de l'abîme ! Nous t'appelons à notre secours ! Accorde-nous ta puissance et ton savoir ! Guide-nous, afin que nous comprenions ton noble message ! Aide-nous, afin que nous accomplissions tes volontés ! Ô, Belzébuth, viens en contact avec nous par l'entremise de cette planche ! Viens à nous ! Ô démon ! Parle !*

Sur ces mots, nous tournons trois fois le verre sur la tablette de oui ja.

—*Belzébuth, es-tu là ?* demande-t-elle.

Évidemment, cette question demeure sans réponse. Alors, elle la repose.

—*Belzébuth ? Ô noble Belzébuth, es-tu là ? Donne-nous un signe de ta présence !*

Soudainement, le verre sur lequel mes doigts sont apposés se met à... bouger. Il avance, puis se positionne sur la case «*oui*».

Incrédule, j'ordonne à l'esbroufeuse de cesser ses fumisteries.

—Oh, mon garçon, ce n'est pas moi ! Belzébuth est des nôtres, affirme-t-elle avant d'enchaîner : *Belzébuth, pour quelle raison Charles a-t-il été conduit à moi ?*

À nouveau, le verre se déplace. Il se dirige vers le V, puis vers le E et le N. J'ai la chair de poule et un long frisson parcourt ma colonne vertébrale. Suite à cela, pendant un court laps de temps, plus rien ne se passe.

Ensuite, le verre se remet à bouger : G, E, A, N, C et finalement, E. *Vengeance*. Mais qu'est-ce que cela peut-il vouloir dire ? Oui, je lis bien le mot, mais n'en comprends pas le sens. Vengeance pour *quoi*... ou contre *qui* ?

—Vengeance ! s'écrie Kerlynn.

—Qu'est-ce que cela signifie ? questionné-je.

Sans plus attendre, le verre se remet à bouger. Quatre lettres à gauche : I ; une ligne plus basse, à l'extrémité gauche : N ; huit lettres vers la droite : V ; sept lettres vers la gauche : O ; une ligne plus haute et

deux lettres vers la droite : C ; deux lettres encore à droite : A ; une ligne plus basse, jusqu'à la troisième lettre : R. Enfin, il monte d'une case et se déplace à droite, pour s'arrêter sur le : E. *Invocare*. Je rabâche le mot à quelques reprises dans ma tête, mais n'y trouve aucun sens véritable.

—Qu'est-ce que ce galimatias ? glissé-je.

—Il veut venir à nous ! s'exclame la médium. Il veut qu'on l'invoque ! En latin, *invocare* signifie « invoquer ».

—Qu'on... l'invoque ? répété-je, stupéfait.

—Oui ! Les êtres surnaturels ne peuvent pas entrer dans notre monde de leur propre gré... ils doivent être conviés ; ce sont les humains qui doivent les invoquer. Reste là et ne bouge pas. Je vais aller chercher ce qu'il faut pour l'incantation ! jubile-t-elle comme un enfant surexcité.

8

D'une boîte, elle sort de l'encens d'oliban, une craie, une bougie noire, un bol qu'elle remplit d'eau, puis un autre dans lequel elle verse du sel. Ensuite, avec la craie, elle circonscrit un cercle au sol, avant d'y tracer une étoile. Ce petit jeu me fait de plus en plus peur, mais je demeure quelque peu sceptique malgré tout.

«Amène la table ici », me prie-t-elle en pointant le cercle. Pensant que je ne réussirais point à me le-

ver, je prends quelques secondes avant de m'exécuter. Heureusement, j'y parviens. «Fais attention pour ne pas défaire les lignes avec tes chaussures», me prévient Kerlynn. Avec précaution, je dépose la table, et je fais de même avec les deux chaises.

—Que... que faites-vous avec cela ? m'informé-je en voyant la médium s'emparer d'un long couteau.

—C'est pour nous protéger !

—De quoi ?

—Du démon... c'est pour nous garder en sécurité dans le cercle. Maintenant, silence pendant que j'effectue le traçage, ordonne la vieille femme en incisant le contour du cercle avec sa lame.

Soulagé de constater que son intention n'était pas de me taillader, je retiens ma propension à me montrer volubile. Je reste donc silencieux et la regarde faire. Elle fait trois tours, finit sa courbe au nord, puis trace un second cercle, à quelques mètres du nôtre.

—Entre et assieds-toi, m'enjoint-elle.

—Qu'est-ce qu'on... réussis-je à peine à articuler avant qu'elle ne m'interrompe.

—Trêve de bavardage ! Nous commençons le rituel de protection.

Cela dit, elle se dirige vers l'est du cercle et prononce une invocation tout en allumant l'encens d'oliban. *«J'invoque le gardien de la tour de l'est, celui qui garde et gouverne les cieux et gouverne l'air. J'in-*

voque aussi Paralda, souveraine qui règne sur les sylphides. Nous vous invitons à vous joindre à notre célébration et à protéger le périmètre de notre cercle.¹ »

Ensuite, elle marche vers le sud et prononce ces paroles en allumant sa bougie : « J'invoque le gardien de la tour du sud, celui qui garde et gouverne le feu sacré. J'invoque aussi Djinn, souveraine qui règne sur les salamandres. Nous vous invitons à vous joindre à notre célébration et à protéger le périmètre de notre cercle.² »

S'ensuit l'invocation à la tour de l'ouest : « J'invoque le gardien de la tour de l'ouest, celui qui garde les eaux sacrées et gouverne cet élément. J'invoque aussi Nixsa, souveraine qui règne sur les ondines. Nous vous invitons à vous joindre à notre célébration et à protéger le périmètre de notre cercle.³ »

Enfin, Kerlynn répète le même exercice à la tour du nord : « J'invoque le gardien de la tour du nord, celui qui garde et gouverne la terre. J'invoque aussi Mab, souveraine qui règne sur les gnomes. Nous vous invitons à vous joindre à notre célébration et à protéger le périmètre de notre cercle. Ainsi soit-il !⁴ »

—Maintenant, Charles, que ceci soit bien clair : sous aucun prétexte tu ne devras sortir de ce cercle, d'accord ? Il ne faut jamais briser le cercle. Jamais ! me prévient mon hôtesse. La prière de protection est

¹ Incantation tirée de Abraxas (2014) *MAGIE NOIRE – sorcellerie et potions magiques*. (ext. des pages 41, 42, 43), les Éditions Québec-Livres.

² *Ibid*¹

³ *Ibid*²

⁴ *Ibid*³

faite, mais pour qu'elle agisse, tu dois demeurer *dans* le cercle.

D'un hochement de tête, j'acquiesce. Kerlynn se met alors à répandre le sel sur le sol pour remplir les entailles qu'elle y avait faites précédemment.

« Par la puissance du sel sacré, je trace ce cercle pour confiner et contrôler toute entité qui viendra à nous. Ainsi soit-il !⁵ » Et elle enchaîne ainsi : *« Belzébuth, nous t'invoquons. Ô grand Belzébuth, nous t'appelons. Dieu des mouches, nous te sommons. Viens, Belzébuth, et manifeste-toi toi-même dans le cercle ; ce temple que nous t'avons préparé. Sors, Belzébuth, et manifeste-toi. Sors, Belzébuth, et manifeste-toi. Nous t'implorons !⁶ »*

Lors de cette incantation, je sens tous les poils de mon corps se redresser. Hormis la peur, qui me transcende, je n'éprouve aucune émotion particulière. Du moins, à ce stade-ci.

« Ah ! » crié-je puissamment, comme si on venait de me confronter à mes plus grandes pétoches, quand la porte d'entrée perturbe l'étouffant silence dans lequel nous étions plongés. En attente d'une réponse, elle se met à claquer, non sans causer un véritable ramdam.

Après quoi, un violent coup de vent s'élève et pénètre dans la demeure. Des bouquins s'envolent çà et là. De la vaisselle est renversée. Des planches de bois se détachent du portique, puis partent au vent. Le

⁵ *Ibid*⁴

⁶ Incantation tirée du même texte cité précédemment, mais ajustée au récit.

feu des chandelles s'éteint, faisant en sorte que nous n'avons que les éclairs pour toute lumière. L'incessant claquement de porte est consécutif : un, deux, trois. Un, deux, trois. *Clac, clac, clac* ! Ce bruit assourdissant, jumelé à celui du tonnerre, me désarçonne. Kerlynn, quant à elle, reste coite.

— Que se passe-t-il ? hurlé-je dans sa direction, alors que le souffle du vent enterre ma voix.

— Il s'en vient ! Oui ! Il s'en vient !

Si en premier lieu, tout ce vacarme m'effare, je deviens d'autant plus nerveux lorsqu'à ce chahut, s'ajoutent d'écrasants bruits de pas. Ceux-ci viennent vers nous, passent à nos côtés et se dirigent dans le cercle tracé par Kerlynn. J'ai froid ; j'ai la chair de poule et j'ai peur. Même que je retiens ma vessie pour l'empêcher de déverser son contenu. Tout à coup, plus rien. Silence ; vide ; néant.

L'Haïtienne s'empare de ses allumettes, redresse sa bougie, puis l'allume. « Ô ! Belzébuth... montre-toi ! » Une fois ces mots prononcés, une lueur fuse du cercle de sel. Nous sommes entourés par une sorte d'auréole ; nous sommes protégés. « Ce sont les gardiens des tours que j'ai invoqués tout à l'heure. Ils sont présents ! » m'explique-t-elle avant de demander à Belzébuth de se montrer derechef.

Enfin, à travers la fine lumière qui émane du sol, j'aperçois une ombre qui, peu à peu, prend forme. Non, il ne s'agit plus d'une simple ombre. C'est pire. C'est monstrueux. Abominable. De ses yeux ardents, la bête me fixe et me traverse ; de ses grosses narines,

elle respire l'odeur de l'effroi qui exsude de moi ; de son énorme corps couvert de poils hirsutes découle une horrible senteur de viande pourrie. Elle a une tête de bouc, avec deux cornes qui me semblent désagrégées, ainsi que deux ailes reliées à son corps par des os qui ressemblent étrangement à des... branches. En portant attention, je constate qu'elle émet un genre de bourdonnement, comme si elle transportait une ruche.

—Entends-tu ce son ? m'enquis-je auprès de Kerlynn, histoire de valider l'exactitude de ce que mes sens captent.

—Oui, Charles. Sache que Belzébuth est le Prince des démons... après Satan. Il est très haut placé dans la hiérarchie démoniaque. On le surnomme également le Seigneur des mouches, car auparavant, chez les Syriens, son image était toujours représentée par un personnage ensanglanté recouvert de mouches.

Sur ces mots, elle se tourne à son tour vers le démon pour lui demander : « Pourquoi nous as-tu demandé de t'invoquer ? Quels sont tes desseins ? Parle, ô grand Belzébuth ! »

Subitement, une voix... une sinistre voix se fait ouïr. Si grave, qu'elle me fait vaciller jusqu'au plus profond de mon être. « Je n'aurais jamais dû faire escale ici ! » songé-je. La voix prononce : « *Libera me ! Volo comunicare !* »

—Que dit-il ? m'empressé-je de demander à Kerlynn.

—Il veut être libéré... il veut communiquer.

—Libéré de quoi ?

—Du rituel qui nous protège. Tout ira bien, pourvu que tu demeures dans le cercle. Il ne peut rien nous faire.

—Quelles sont ses funestes intentions ?

—Je ne sais pas, de riposter la septuagénaire.

—Belzébuth ! Pourquoi nous as-tu demandé de t'invoquer ? réitère Kerlynn.

Et la bête de s'avancer le plus près possible de notre cercle de protection. «Garçon cherche vengeance, grogne-t-elle, je peux la lui donner».

Mon attention est à sa portée. De ses effrayants yeux jaunes, il m'obnubile ; je suis sous son joug. J'entends ma compagne s'adresser à lui, mais je ne me concentre que sur ce que ce monstre me fait voir, entendre et vivre à travers ma mémoire. J'ai l'impression de me trouver dans un tourbillon qui m'aspire ; mon corps se sent léger et j'ai la tête qui tourne.



Je me vois. En fait, j'ai sous les yeux une version plus jeune de moi. Nous sommes au mois de septembre de l'année dernière. Je suis à la maison, en compagnie de papa et maman. Ils s'ergotent, ils crient. Monsieur fait la vie dure à madame, puis c'est le silence. Ensuite, brusquement, des pas descendent les escaliers menant à ma chambre. Feignant sommeiller, je ne réagis guère lorsque ma porte s'entrouvre pour laisser entrer

l'homme, à qui je fais dos. Je suis face au mur, mais je l'entends. Il s'avance, et se faufile dans ce qui me sert de lit. Son ivresse se fait sentir à plein nez ; c'est difficile de ne pas se sentir rebuté. Hélas, c'est l'une de ces torrides journées d'été. Mon corps est donc en sueur et je ne suis couvert qu'à l'aide d'un seul drap. Satanée maison sans air conditionné qui me rend trop facilement... *accessible*. Une main descend le long de mon corps, passant de mes épaules à mes hanches. Il me caresse. Je veux pleurer et le rabrouer, mais je sais que je ne peux pas. Je dois me résigner. Mon agresseur s'empare maintenant de ma main, qu'il utilise pour entourer son organe masculin et... se masturber. Je m'efforce de mouvoir naturellement, comme le ferait une personne endormie, dans le but d'échapper à sa concupiscence, mais il me remet à ma place et continue. Je sens son érection grandir et durcir.

Tout à coup, il cesse. Cet acte sordide est-il terminé ? Au moment où je pense retourner à un sommeil paisible, quelque chose encore plus abjecte se perpète. La main de mon père se déplace, frotte mes pectoraux, puis va vers le bas... vers mon pubis... puis mon pénis. Il le touche, le prend, le masturbe. Je suis si dégoûté, que je suis incapable de toute érection. Il se retire donc, et fait errer ses doigts *ailleurs*. Malheureusement, la suée de mon corps lui sert de lubrifiant lorsqu'il insère son index en moi. Mais voilà qu'un simple doigt ne lui suffit plus et qu'il me refile un autre de ses attributs. C'est pénible. Mon aversion s'accroît et j'ai l'impression que mon anus va dé-

chirer. Qui sait s'il n'a pas déjà cédé... Cela expliquerait comment une verge aussi large peut parvenir à se retrouver en moi. Je tente de rétracter mon muscle, pensant ainsi faire mal à l'intrus, mais cela ne fait que lui procurer plus d'extase. Une idée soudaine me vient à l'esprit. Une idée audacieuse, devrais-je dire. Alors que son bassin effectue des va-et-vient, je pousse et... oui ! Ça y est ! Je continue de forcer jusqu'à ce que je défèque sur sa bite. Rapidement et frénétiquement, il bondit hors du lit en hurlant.



Belzébuth me fait revenir à moi. Pantois, je reprends conscience de ce que dit Kerlynn.

—Que s'est-il passé ? Pendant au moins cinq minutes, tu fixais le démon et tu ne me répondais pas. Que t'a-t-il fait voir, dis-moi ? s'enquiert-elle.

—Ce... ce n'est rien.

—Ne le laisse pas te tracasser ! Si tu es incapable de lui résister, ne le fixe pas. Pendant que tu étais absent, il a dit que tu...

Mais derechef, je tombe sous l'emprise de Belzébuth lorsque je pose mon regard sur lui. Mêmes symptômes, cette fois accompagnés d'un début de nausée.



Cet épisode remonte en janvier dernier. Je suis à la cuisine et j'ai rétorqué à mon père, après que ce dernier m'ait signifié qu'il n'achèterait ni céréales ni lait. Irascible, comme à l'habitude, il s'approche, agrippe violemment ma chevelure, me tire et m'astreint à me lever de ma chaise. Je me débats, tente de me défaire de son emprise, mais sans succès. Alors qu'il me traîne, je glisse et chute sur mes genoux. Qu'une poignée de mes cheveux reste dans sa main. Fébrilement, je touche le dessus de mon crâne pour constater qu'une parcelle de celui-ci est maintenant chauve. Le salopard m'a arraché un bout de tignasse ! Cela ne l'empêche guère de me relever, cette fois par le col de mon chandail. « Tu vas apprendre à te montrer plus respectueux envers ton père ! Quand il dit non, c'est non, pis j'veux pas d'commentaires ! » vocifère-t-il en me poussant vers les armoires. Je m'attends à ce qu'il me frappe une ou deux fois avant de me relâcher, mais au moment où il est sur le point de s'exécuter, ma mère pénètre la pièce.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écrie-t-elle.

Nonobstant son intervention, je la sens quelque peu indifférente face à ce qu'il va bientôt m'arriver.

— Ce p'tit con va apprendre à traiter ses parents avec du putain de respect !!! de répondre mon bourreau.

Pendant quelques secondes, il stoppe, semble changer d'idée, mais se ravise et ouvre le tiroir à ustensiles. Appuyant un couteau sur ma gorge, il m'in-

vective et m'ordonne de m'excuser d'avoir osé lui répliquer, de ne pas m'être laissé écraser et de refuser de m'assujettir à sa prépondérance. Je gamberge rapidement, puis fulmine. « Tu veux me tuer, espèce de salopard ? Alors, vas-y ! Achève-moi, espèce d'enfant de chienne !!! » tonné-je tout en rapprochant nonchalamment la lame du couteau de mon cou. La froideur de celle-ci me glace le sang et me donne la chair de poule, mais je n'abdique pas pour autant. Ceci est une question de pouvoir et de domination ; d'être subversif plutôt que dominé. Je ne puis capituler, alors je vais jusqu'au bout de cette pernicieuse idée qui me coûtera peut-être la vie. Je me dis qu'après tout, je n'ai rien à perdre. Si je suis trop lâche pour me suicider, je ne vois aucun inconvénient à ce que quelqu'un m'élimine.

L'ambiance est lourde, pour ne pas dire suffocante. Voyant que mon père n'agit pas, j'appuie l'arme blanche contre ma veine jugulaire et hurle : « Tue-moi ! Allez ! » Je sens une goutte de sueur sur mon front entièrement frigorifié, car la pression exercée sur ma veine obstrue ma circulation sanguine. Corollairement, à deux doigts de m'évanouir, je suis. Mais juste avant que je m'effondre, mon père me libère, sous le regard de ma mère qui ressasse : « Laisse-le, Henry. On va avoir un tas d'ennuis si tu le tues. » Voilà quelles sont les paroles prononcées par cette femme qui me sert de figure maternelle. La seule raison pour laquelle elle ne voulait pas me voir mort... était sa crainte des ennuis qui s'ensuivraient. Wow !

Je reviens à moi ; je quitte ce rêve provoqué par le démon. Mes sens, quant à eux, manquent à l'appel. J'ai de la difficulté à entendre, ma vue est embrouillée et ma tête tourne. Puis, tout devient noir.

J'ouvre les yeux. Je suis toujours assis au même endroit, sauf que tout est différent : le décor est revampé et offre une ambiance chaleureuse. La lumière du jour entre dans la pièce de couleur jaune. Ni Belzébuth ni Kerlynn ne sont présents. Il n'y a que mon père et moi. En plus de ma vision embrouillée et les battements de mon cœur qui résonnent dans ma tête, je me sens vertigineux, instable. Mon père se tient droit, debout, là même où se tenait précédemment le démon. Il me regarde et m'invective. Pourtant, je n'entends que des bribes de ce qu'il dit, comme si je somnolais. « Tu veux de l'argent ? T'as un cul : utilise-le ! »... « T'es une ostie d'erreur ! »... « Sale vaut rien ! Tu d'viendras jamais quelqu'un ! »

— Tu n'es... tu n'es qu'un vil alcoolique, balbutié-je avec difficulté en réponse à ses injures.

Mon père me fixe, tout en affichant un sinistre rictus.

— Que vas-tu faire ? Me battre ? hurlé-je.

—Pas b'soin, crisse de *tapette* ! Tous les hommes qui t'passent dessus font parfaitement la *job*. T'es-tu aussi emmerdant avec eux autres, quand y t'fourrent ? J'suppose que c'est tout c'que tu sais faire, de toute façon... recevoir. T'es minable. Moi, au moins, c'est *moi* qui la refile à ta mère, pas l'contraire ! Mais, avoir su qu'on t'aurait eu... crisse qu'elle aurait dû avaler, ce soir-là ! Ou avorter après coup... crisse qu'elle a été niaiseuse !

Ses paroles me font bouillir le sang. Mes poings se resserrent et mon corps se tend jusqu'à se crisper. Peu à peu, l'animal en moi transcende sur l'homme civilisé. En me levant et courant dans sa direction, je finis par rugir : « *Arg !* Crisse de paternel raté ! Méprisable père de merde ! Être irrévérencieux ! Je rêve de t'occire... oui ! Tu vas mourir ! Aujourd'hui, salopard, tu vas mourir ! »



« Charles ! crie Kerlynn. Mais que fais-tu ? » Revenant au moment présent, je réalise que je suis en train de m'élancer vers Belzébuth avec un poing dans les airs. Conséquemment, je comprends que celui-ci a fait exprès de me faire voir des choses et que son subterfuge pour me faire sortir du cercle a fonctionné.

Devant ce monstre de neuf pieds de hauteur, j'émets un cri strident, alors qu'en un clignement d'œil, il se métamorphose en abeille et s'infiltré dans ma bouche. Je peux ressentir les petites ailes de l'in-

secte frotter l'intérieur de mon gosier au fur et à mesure qu'il y fait son chemin. Puis il est dégluti.

Je choisis à quatre pattes, tandis que mon corps tente vainement d'évacuer la chose en vomissant.

Belzébuth est en moi.

§

Aussitôt, je me sens à nouveau sous le joug d'une entité étrangère. C'est le démon ; il prend le contrôle de mon être et je deviens son suppôt.

—Charles, tu dois revenir dans le cercle ! lance Kerlynn.

—Ai... aide-moi ! dis-je en versant une larme.

Mais il est trop tard. Je suis colocataire de mon corps, qui n'est désormais plus le mien, mais l'habitable de deux âmes. Celles-ci se conjuguent : je deviens en partie le démon et lui en partie moi. Bien que je vois toujours à travers *nos* yeux, le reste de mon corps ne m'appartient plus ; c'est comme si je n'étais qu'un passager. Je ne puis émettre un quelconque son, me mouvoir ou reprendre le contrôle. Malgré tout, je demeure lucide.

Me laissant sous l'impression que je suis revenu à moi, l'usurpateur de mon corps s'avance vers Kerlynn. Ô, qu'est-ce qu'*il*... qu'est-ce que *je* suis retors ! Je renifle à quelques reprises, comme si je pleurais, et tout laisse croire que j'ai peur. Non sans peine, je réussis à entrer dans le cercle puisque je suis à moitié

humain. Dès que j'y suis, un picotement s'accroît sur la grandeur de mon corps.

—Ô Kerlynn... j'ai peur ! Que va-t-il m'arriver ? Comment vais-je le faire sortir ?

—Ne... ne t'inquiète pas, Ch...

En guise de réplique, j'enfonce le couteau qu'elle avait laissé sur la table dans son dos. Il brise deux de ses côtes et perce son poumon gauche. D'un regard livide, elle me fixe, la bouche ouverte. « Be... Bel-zébuth ! » articule-t-elle difficilement avant de tomber au sol, asphyxiante.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE QUATRIÈME

VENGEANCE

« Il y a deux manières de combattre, l'une avec les lois, l'autre avec la force. La première est propre aux hommes, l'autre nous est commune avec les bêtes. »

Nicolas Machiavel – *Le Prince* (1538)

Couché sur le portique de la cabane, je me réveille promptement. Le soleil illumine le magnifique ciel bleu clair, les oiseaux chantent et j'aperçois un arc-en-ciel. C'est merveilleux.

Esquinté après avoir bivouaqué sur des planches de bois, je me lève avec en tête des fragments de ce qui s'est passé précédemment. Était-ce réel ou ai-je rêvé ? Je ne peux l'affirmer. À la recherche de réponses, je me tourne face à la porte d'entrée. Or, celle-ci est barricadée à l'aide d'une planche de bois qu'on y a clouée. Bizarre. Je recule d'à peine quelques pas, prends un court élan, puis m'avance en assénant un coup de pied au centre de la porte, qui cède. Je dirais que « céder » n'est pas le terme approprié. Le mot « pulvériser » serait plus juste. D'une singulière puissance dont je ne me savais pas capable, j'ai com-

plètement pulvérisé la porte, et ce, sans le moindre effort. Je me sens d'ailleurs très fort.

Je me penche, passe sous le bout de bois qui obstrue le passage, et pénètre dans la demeure. Le vide de la pièce me désarçonne ; où est donc Kerlynn ? Ou plutôt, son cadavre ? Quid des meubles obsolètes qui s'y trouvaient ? Hormis les rayons du soleil et des quelques toiles d'araignées qui pendent çà et là, tout est vide. Ne voyant rien qui pourrait corroborer les bribes de ce dont je me souviens, je quitte l'endroit ; je ressens un urgent besoin de retourner chez moi.



Sur le chemin du retour, je tente par tous les moyens de me remémorer les événements de la nuit dernière. Or, je peine à y arriver. Je me rappelle toutefois d'une bête... oui, ça me revient... nous avons invoqué un... démon ! Aussi funambulesque que cela puisse sembler, c'est le seul souvenir qui remonte à ma mémoire.



En moins de vingt minutes, je me retrouve devant la porte de ma demeure. C'est à n'y rien comprendre : j'avais pourtant mis beaucoup plus de temps, hier, pour effectuer le même trajet. Néanmoins, je ne m'attarde pas à ce détail. La raison de mon retour

est claire : me venger. « *Ô vindicta ! Délectable vengeance !* » susurre une voix en moi. La mienne ? Je traverse le seuil de la porte et, avant même que je sois entré, j'entends mon père crier :

— C'est mieux d'pas être notre crisse de fils qui se r'pointe icitte après c'qu'il a fait hier !

— Ô ! *Non est non tu filius*, répliqué-je.

Stupéfait j'étais. Jamais, auparavant, je n'avais parlé le latin. Je ne savais même pas que je connaissais cette langue ! C'est comme si ces paroles étaient sorties toutes seules de moi.

Guidé par mes sens, j'avance sans effort vers la pièce d'où provient la voix de mon père : la cuisine, évidemment. En me voyant, il dépose sa bouteille de bière sur la table et se lève, non sans trébucher dans ses propres pas en raison de sa forte consommation d'alcool. Ma mère, qui se tient à ses côtés, observe le silence et expire un nuage de fumée tiré de sa cigarette. En la zieutant plus attentivement, je remarque une contusion autour de son œil ainsi qu'une meurtrissure sur son épaule. « Attends de voir ce qui t'attend... ce ne seront que des égratignures à côté de ce que je vais te faire », m'éberlué-je à penser.

— Qu'est-ce que tu fais *icitte*, mon p'tit crisse ? peine à articuler mon paternel, tant il est enivré.

Sans dire un mot, je me déplace lentement et posément vers lui, jusqu'à lui faire face. Je le fixe un moment, puis dit avec obséquiosité :

— Bonjour, père. Hélas, je dois vous annoncer que vous avez échoué dans votre rôle, et que je ne

requiers plus vos services de figure paternelle. Je me réjouis, cependant, de vous voir partir. En fait, j'y prendrai grand plaisir.

—Qu'est-ce que tu me racontes là, p'tit crisse de morveux ?

Une seconde plus tard, ce n'est plus moi qui agis. Je ne suis plus en contrôle de mon être. Toute la soirée d'hier me revient alors en mémoire : Belzébuth qui est entré en moi... qui *est* en moi, qui *est* moi. Puis je m'empare de la bouteille de bière par le goulot et fracasse la partie inférieure sur le crâne de mon père. Des cris de douleur s'ensuivent, que je prends le temps d'apprécier. La bouteille maintenant transformée en arme bien coupante, je l'appuie sur le cou de ma victime, tout en m'approchant de son oreille droite.

—*Chut*, père. Cessez de geindre ! Franchement, je suis navré d'en arriver là, mais vous ne m'avez laissé aucun choix ! C'est l'heure du trépas, *p'tit con* ! déclaré-je sinistrement.

D'un geste rapide et violent, je lui tranche le gosier, sous les cris stridents de ma mère. Le sang gicle partout. C'est merveilleux à voir : tout autant que moi, les murs sont tachés de l'essence de la vie de mon père qui quitte son corps.

Alors que ma mère se précipite vers le téléphone, je l'attrape par la tignasse et la tire au sol. « J'aurais tellement voulu que tu sois une bonne mère ; une sau-

veuse ! J'aurais souhaité que tu m'emmènes loin d'ici pour commencer une nouvelle vie avec toi. Hélas... c'est l'heure du trépas pour toi aussi, *p'tite conne* ! » lancé-je avant d'user de la même bouteille pour la larder. Alors qu'elle hurle et implore ma pitié, j'enfonce le pic de verre dans son estomac. Le visage exsangue, elle écarquille les yeux, qui traduisent l'immense douleur qu'est la sienne. « Il m'a enculé par ta faute ! » crié-je en plantant à nouveau le tesson de verre en elle. « Ton conjoint a fait de moi un salopard ! » hurlé-je cette fois en faisant pénétrer le verre encore plus profondément dans ses entrailles. Je continue ainsi de la poignarder, jusqu'à ce qu'elle soit morte depuis longtemps. J'ai beau réaliser qu'elle n'est plus de ce monde, je continue. Faute de peau pour le recouvrir, son ventre finit par s'ouvrir et déverser tous ses organes. « Espèce de salope ! Tu ne m'as jamais aimé ! Tu n'as pas de cœur pour laisser ton enfant subir de telles atrocités ! » crié-je. Je vais te rendre digne de la *sans-cœur* que tu as été durant ta misérable vie ! »

D'un coup, je transperce son torse. Puis, de mes propres mains, je lui brise la cage thoracique pour pouvoir accéder à ses organes intérieurs. Ceci fait, je vais vers le tiroir où se trouvent les ustensiles et en sors un couteau à viande. « Cela devrait suffire », jubilé-je avant de retourner vers le cadavre pour lui entailler le cœur.

Subitement, je reviens entièrement à moi. Plus lucide que jamais, je réalise que je suis couvert de sang, entre deux corps inertes, dont les organes de

l'un jonchent le sol. Ce sont mes parents. Seigneur ! Qu'ai-je fait ? Quel acte sinistre ai-je commis ? Je vomis violemment sur le plancher.

Pendant que de violents tremblements s'emparent de mon corps, je me sens tout léger, à deux doigts de m'évanouir. Au fur et à mesure que je m'étiole, j'use du peu de force qui reste dans mes jambes vacillantes pour me rendre au téléphone et composer le 911.

«911, quelle est votre urgence?» «911, quelle est votre urgence?» réitère la voix.

Mais je tombe et m'écrase au sol, dans ce véritable bain de sang. Après quoi, c'est le néant.

CHAPITRE CINQUIÈME

BRIBES

« L'homme est rarement tout à fait bon ou mauvais, le plus souvent bon dans telle relation, mauvais dans telle autre ou bon dans telle circonstance et dans telle autre franchement mauvais. »

Sigmund Freud – *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* (1915)

J'ouvre enfin les yeux. Entouré de forces constabulaires, je suis. «Le garçon se réveille», dit l'un des argousins. «Emmenez-le à l'urgence», ordonne un autre. On appose un masque à oxygène sur ma bouche, puis je m'évanouis à nouveau.



Lentement, je me réveille. J'entends des gyrophares et j'ai l'impression qu'on me déplace. Les yeux entrouverts, j'examine ce qui m'entoure. Je crois que je suis dans une ambulance.

Une douleur au niveau de mon ventre se fait sentir. Une douleur qui s'accroît, jusqu'à devenir insupportable. Alors que je frémis, un ambulancier surgit dans mon champ de vision et m'injecte je ne sais quoi dans les veines. Une fois de plus, je m'endors.



Brusquement, je reprends connaissance. « Que se passe-t-il ? Où suis-je ? » songé-je. Rapidement, j'en viens à la conclusion que je suis dans une chambre d'hôpital, par suite de ma blessure. Mais quelle blessure, au juste ? J'ignore comment tout ça s'est produit, mais j'ai mal. Avec tous les bandages qui recouvrent mon ventre, ça semble sérieux. Au bout d'un moment, j'aperçois une infirmière dans le corridor. « Madame ! Hé ! S'il vous plaît ! » hélé-je.



Lorsqu'elle quitte la chambre, je verse une larme. Je viens d'apprendre que je suis orphelin. Certes, ce n'est pas comme si j'avais eu de bons parents, je le sais, mais au moins, je n'étais pas seul au monde. En sortant d'ici, la gentille dame m'a indiqué que j'irai vivre dans un centre jeunesse et que là-bas, je pourrai lire à profusion, ce qui m'aide à me sentir mieux.

Pour ce qui est de ma blessure, elle m'a dit que celle-ci a été causée par un couteau. À ce qu'il paraît,

j'en avais un planté dans le ventre. Ce souvenir devient d'ailleurs de plus en plus clair : je me souviens d'avoir perdu connaissance lorsque j'ai appelé la police. Probablement qu'en tombant, j'ai accidentellement enfoncé l'arme en moi.

CHAPITRE SIXIÈME

LE CENTRE JEUNESSE

« Je me suis emprisonné parce que je suis un homme libre, parce que je me suis vu dans la nécessité d'exercer ma liberté, que j'ai assumé cette liberté. »

Jorge Semprun – *Le Grand Voyage* (1963)

Voilà deux mois que je vis dans un centre jeunesse. Je dois l'admettre, c'est michto ! Je passe mes journées à l'école, et non seulement ai-je le droit de lire autant que je le désire, mais on m'encourage à le faire ! J'ai même esquissé un ouvrage littéraire ; mon propre roman ! Bien que mes enseignantes affirment que je suis doué en rédaction, elles s'entendent toutefois pour dire que je dois améliorer mon orthographe... j'ai beau bien parler et bien structurer mes phrases, la langue écrite diffère de la façon dont elle se prononce. Ah ! Que de difficultés comporte la langue française !

Sinon, je me sustente à l'aide de vrais repas nutritifs et j'ai quelques amis. J'ai même une chambre

complètement meublée ainsi qu'un véritable plancher. L'été, j'ai droit à l'air conditionné et l'hiver, au chauffage. Je ne me plains pas. J'adore ma nouvelle vie.

TROISIÈME PARTIE :

RÉVEIL

« La vérité, c'est que je ne peux pas lâcher ma plume : je crois que je vais avoir la Nausée et j'ai l'impression de la retarder en écrivant. Alors j'écris ce qui me passe par la tête. »

Jean-Paul Sartre – *La Nausée* (1938)

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVEIL DE CHARLES

« Ce sont nos choix qui montrent ce que nous sommes vraiment, beaucoup plus que nos aptitudes. »

J. K. Rowling – *Harry Potter, tome 2* (1998)

J'ouvris les yeux en sursaut. Où étais-je, déjà ? Ah ! Cette pièce... oui ! Chez Dre Lafrenière. Selon ce que je pouvais voir en tournant légèrement la tête, celle-ci se trouvait effectivement à la tête du sofa sur lequel j'étais couché, avec un calepin posé sur ses cuisses.

Toute une aventure, c'était, que de revivre mon passé ! Tout anxieux, cette situation m'avait rendu. « Occis par leur fils possédé du démon, songeai-je. Qu'ils le méritaient pour l'avoir rudoyé comme ils l'ont fait, je n'affirmerais point ; or, c'est peut-être le karma qui leur a rendu la pareille... »

— Dis donc, docteur, as-tu noté tout ce que j'ai relaté ? Est-ce que j'ai bien articulé mon histoire ? demandai-je.

Que je souffrais d'une grave démence, elle devait sûrement penser. Combien de ses patients lui avaient déjà confessé que sous le joug d'un démon vengeur, ils avaient été ? Ces forfaits perpétrés à travers mon corps, ils étaient le fardeau de ce Belzébuth, pas le mien ! Victime, je l'étais autant que mes parents !

Lafrenière ne répondit guère à ma question. Selon moi, elle devait encore être encore tout interloquée par mes propos. « J'espère qu'elle n'est pas outrée, ou pire, qu'elle ne pense pas qu'intentionnellement, je me suis laissé posséder par le démon dans le but d'exterminer mes parents », pensai-je. Toutefois, silencieuse elle demeura.

— De te presser n'est nullement mon intention, mais il faudrait peut-être que je parte. Assez longtemps a duré cette séance, non ? dis-je en regardant le cadran.

Encore là, sans réponse, j'étais. Je me levai donc du divan, puis « Ô ! Ô Seigneur ! Mais que... que s'est-il passé ? » hurlai-je. Lafrenière ne restait pas silencieuse en raison de la sombre histoire de ma jeunesse... elle... elle était morte ! Avec son stylo, on avait transpercé son œil droit. Celui-ci avait dû atteindre son cerveau, avant de lui causer une lésion... mortelle. Le sang coulait lentement de son œil, tant sur ses notes que sur le sol. « Quand cela s'est-il produit ? » m'interrogeai-je, ébranlé. Dans un sommeil très profond, j'avais dû être plongé, pour ne pas savoir que... « Ô ! Quitter ! Je... je dois partir chercher des renforts ! » balbutiai-je. Or, dans la pièce juxtaposée

au bureau de Dre Lafrenière se trouvait mon téléphone cellulaire. Alors vers la porte, je carapatai. « Mais... allez ! Ouvrez ! Ouvrez, sale porte ! » m'exclamai-je en essayant moult tentatives pour parvenir à mes fins. Mais... barrée de l'intérieur, elle était. Un frisson monta le long de mes vertèbres, puis je réussis à quitter la pièce.

8

Avec célérité, des argousins s'amenèrent sur les lieux du crime.

— Ô ! Merci ! Merci ! Il faut trouver... prononçai-je, avant d'être interrompu.

— Monsieur, vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz pourra être et sera utilisé contre vous devant une cour de justice...

— Je sais ! Avocat je suis !!! m'écriai-je.

Mais le policier, astreint par la loi, continua la lecture de mes droits.

— Tout ceci n'est qu'un quiproquo ! Nul besoin de m'arrêter ! Innocent je suis ! poursuivis-je.

Je quittai les lieux, les deux mains menottées derrière le dos, pour prendre le chemin du poste de police.

ÉPILOGUE

« *Nous sommes tous des malades mentaux* »

Stephen King – *Anatomie de l'horreur* (1981)

Vous avez raison, Charles. Vous n'êtes pas fou. Par contre, vous souffrez d'un grave trouble de dissociation et de personnalités multiples, m'affirma le psychiatre de l'Institut Philippe-Pinel, lieu où j'étais enfermé depuis maintenant douze ans.

— Cette histoire, je ne vous l'ai pas relatée afin de vous entendre me dire que mes facultés mentales s'atrophient, mais bien pour que vous compreniez que je n'y suis pour rien, ripostai-je.

— *Cette histoire*, dit l'autre avec emphase, n'en est qu'une parmi les dizaines d'autres que vous avez rédigées depuis que vous êtes ici. Toujours la même prémisse, tissée autour d'un récit différent. Cette prémisse étant que vous n'êtes pas responsable des meurtres que vous avez perpétrés; que vous n'êtes pas un assassin.

— Je n'en suis pas un ! reniai-je d'un ton convaincant.

— Dans ce récit que vous avez intitulé *L'entre-*

tien, vous êtes le principal protagoniste, un avocat outrecuidant, ayant également étudié en littérature et... en quoi, donc ? Ah ! Oui, bien sûr : il possède également une mineure en linguistique. À partir de cela, nous en sommes venus à la conclusion que cet intérêt qu'est le vôtre pour ces matières est bel et bien réel, puisque cela revient dans chacun de vos récits. En effet, vous semblez toujours accorder une certaine importance à la littérature, la langue, et le métier d'avocat pour lequel vous ne tarissez pas d'éloges... mais ce qui revient aussi, c'est que vous veillez à ce que vos personnages, à savoir vos parents, soient tués. Certes, vous tentez de *justifier* vos crimes en vous délestant de ce fardeau que représente, pour vous, la responsabilité, mais n'empêche qu'au fond de vous, vous savez que vous, et vous seul, êtes responsable de la mort de ces gens.

— Mensonges !

— Dans votre roman *Vie*, vos parents meurent dans un accident de voiture. Votre père, qui n'était pas attaché, défonce le pare-brise avant de se faire étêter. Votre mère, quant à elle, est tuée par une branche d'arbre qui lui défonce la poitrine. Là encore, vous témoignez de son absence d'amour en faisant allusion au fait qu'elle n'avait pas de cœur. Ensuite, dans votre roman *Dans le métro*, c'est par l'entremise de morts vivants que vous faites exterminer vos parents. Et bien sûr, l'un des zombies dévore le cœur de votre mère.

— Un auteur, je suis ! *Ipsso facto*, je peux décider

la façon dont mes personnages meurent... Ce... ce n'est que de la fiction, basée sur des faits réels, tentai-je de démontrer.

—Parlant de fiction, allez-vous me dire que vous n'admettez pas que cette folle histoire entourant vos personnages de Kerlynn et Belzébuth n'est pas que le fruit de votre imagination ?

—Absolument, qu'ils sont réels ! affirmai-je.

—Alors, pourquoi n'a-t-on jamais retrouvé le corps de cette dame ? En outre, il n'y a personne qui se nomme ainsi : les enquêteurs ont lancé une recherche sur le réseau et le tout s'est avéré négatif. Quant à Belzébuth... ce n'est qu'une créature mythique.

Je fus pris d'une soudaine nausée. Cette pièce blanche, couverte de coussins, me semblait de plus en plus grande, et moi, de plus en plus petit. On me gardait ici parce qu'on craignait que je fasse du mal à quelqu'un, ou à moi-même.

Assis sur un petit banc loin d'être confortable, sous cette satanée lumière qui pendait du plafond et qui me rendait nerveux, je fixais le vide.

—Fariboles ! C'est Kerlynn qui a invoqué le démon. Ensuite, ce dernier m'a possédé et s'est servi de moi pour tuer mes parents, Kerlynn et docteur Lafrenière !

—Le lieu dont vous faites mention dans votre histoire... cette cabane... eh bien... des policiers l'ont trouvée. Toutefois, elle n'a jamais été habitée, sinon par vous. Vous vous y êtes installé... à preuve,

on y a retrouvé certains de vos livres, dont quelques-uns portant sur les sciences occultes et la mythologie, votre sac de couchage et quelques vêtements.

—Pourquoi ne voulez-vous pas me croire? Pourquoi être si dubitatif? La vérité, c'est moi qui la connais! Après tout, c'est moi qui me suis fait posséder! Je vous dis que sous le joug d'un puissant démon nommé Belzébuth, j'étais! renchéris-je.

—Pourtant, toutes les preuves démontrent que ce sont vos empruntes qui ont été retrouvées sur la bouteille que vous avez utilisée pour... trancher la gorge de votre père et entailler l'estomac de votre mère. Vos empruntes ont aussi été retrouvées sur le couteau que vous avez utilisé pour... lui extirper le cœur de la poitrine. D'autre part, après avoir appelé la police, vous vous êtes vous-même poignardé avec ce même couteau pour faire croire qu'on vous avait attaqué. Cependant, dans votre roman, vous racontez la scène bien différemment. Selon le rapport, si vous étiez réellement tombé sur le couteau, il n'en aurait pas résulté le même genre de blessure que vous affichez. Par conséquent, tout porte à croire que vous vous êtes vous-même poignardé.

Ses prétentions étaient complètement saugrenues! Je n'y croyais point. «Comment puis-je le convaincre de mon innocence?» pensai-je.

—Je n'étais qu'un enfant sans défense et sans desseins meurtriers! Jamais, je n'aurais commis de tels actes!

—Parlons, alors, de cette docteure Lafrenière...

ou Josianne Bérubé, de son vrai nom.

Mes yeux s'écarruillèrent et ma bouche devint sèche.

—Vous semblez mal à l'aise, tout à coup, Charles.

—Non, répondis-je abruptement.

—Josianne était l'une des psychiatres qui travaillaient à cet institut. On vous l'avait assignée afin qu'elle vous aide, jusqu'au jour où vous avez décidé de lui divulguer la vérité... toute la vérité. Elle avait enfin décortiqué ce que cette bête dont vous avez tant parlé représentait. Mais alors qu'elle transcrivait l'information sur son cahier de notes... vous avez pris son stylo et le lui avez enfoncé dans le crâne. Évidemment, vous avez plaidé l'innocence, arguant que c'était un *démon* qui avait commis cet acte. N'empêche que vos empruntes étaient sur le stylo et qu'au moment où on vous a découvert, vous aviez du sang sur le visage. De plus, n'est-ce pas étrange que les derniers mots qu'on a pu lire sur le cahier de Josianne étaient : «Bête = Charles», avant qu'elle soit mystérieusement assassinée ?

—Peut-être a-t-elle été tuée en raison de ses conclusions fallacieuses, marmonnai-je.

—Qu'avez-vous dit, Charles ? m'interrogea le psychiatre.

—Rien. Je n'ai rien dit.

—Dre Bérubé avait aussi noté qu'une fois par année, vous rédigez une nouvelle histoire. Chaque fois, vous la commencez le 13 juillet, soit la date à

laquelle vous avez tué vos parents. Pour cette raison, mes collègues et moi avons fini par conclure qu'aucune «bête» n'a agi à travers vous et que vous étiez conscient, tout comme vous l'êtes encore aujourd'hui, de ce que vous avez fait. Même qu'encore, cela vous tracasse.

Silencieux je demeurai, tout en fixant le fond de la pièce.

—Dans *L'entretien*... vous omettez également de divulguer la vraie raison pour laquelle on vous a conduit dans un centre jeunesse. C'est parce que vous aviez été accusé de divers meurtres, mais cela... vous en faites complètement fi. Dans le rapport émis par les policiers, on peut lire des témoignages émanant de vos enseignantes, lesquelles affirment que lorsque vous êtes arrivé au centre, vous étiez totalement illettré. Pourtant, dans le récit que vous avez rédigé, vous avez employé un vocabulaire qu'aucun enfant de votre âge n'utilise...

Mon interlocuteur se tut pendant un court laps de temps, puis enchaîna :

—Écoutez, Charles... je sais que...

—Non ! Vous ne savez point, mon cher monsieur ! l'interrompis-je.

—Vous avez raison. Je ne peux qu'imaginer ce que vous avez dû endurer durant votre jeunesse, mais il est temps d'affronter la musique et d'assumer vos actions. Vous devez cesser d'altérer les faits, de vous dissocier de la personne que vous êtes et de vos gestes. Ce n'est pas en rédigeant des dizaines d'his-

toires sur les murs de votre cellule que la réalité... la vraie histoire... sera modifiée ! Je suis ici pour vous aider. Je ne veux que vous voir guérir.

L'homme me semblait sincère. Peut-être était-ce temps que je cesse d'inventer, que j'arrête de me cacher.

— Je n'aime pas parler à des inconnus, repris-je.

— Je ne suis pas un inconnu, voyons. Je suis votre psychiatre ! J'ai lu... j'ai analysé tous vos ouvrages, soit dit en passant, ce qui fait je vous connais mieux que vous le croyez.

— Alors, faisons les choses correctement. Bonjour, je suis Charles, et vous ? articulai-je en affichant un rictus.

— Dr Ford.

— F... Ford ? m'étonnai-je.

— Oui. Mon nom est Charles Ford, confirma-t-il avant de se dissiper dans l'air.

NOTES DE L'AUTEUR

« Écrivez ! Noircir le papier est idéal pour s'éclaircir
l'esprit. »

Aldous Huxley

L'idée d'écrire

Pour plusieurs écrivains, l'écriture est un outil de libération. Avec elle, on peut créer, modifier, dénoncer, modeler le monde – ou son *propre* monde. De l'écriture peuvent naître nos pires peurs, mais également nos plus beaux rêves et nos mondes idylliques.

Sur la même note, d'une morne réalité peuvent émaner d'incroyables histoires ; il suffit de choisir quel regard nous porterons sur cette réalité ainsi que la façon dont nous déciderons de la vivre et, *a fortiori*, quelle leçon nous en tirerons. Après tout, il y a une grande différence entre la façon dont nous interprétons les choses et l'essence même de celles-ci.

L'identité

Comme nous, Charles vit à travers des réalités illusoires. Peut-être que contrairement à lui, nous ne sommes pas des auteurs de romans de fiction (ou même, des meurtriers !), mais nous sommes pourtant assujettis à une force extérieure : le monde. En effet, ne sommes-nous pas chaque jour soumis à la pression exercée par notre entourage, en feignant d'être quelqu'un ou quelque chose d'autre, dans le but de respecter les normes et les valeurs valorisées par notre société ? Comme Charles, à chaque étape de notre vie, nous avons la liberté de nous recréer en nous attribuant une nouvelle identité. Mais à la longue, nous perdons l'essence de l'être que nous sommes. Là est le danger de cette liberté intrinsèque à la construction de son identité, puisque l'environnement dans lequel nous sommes influe grandement sur le produit final que nous devenons.

Le protagoniste

Charles Ford, un garçon mal mené par la vie, exorcise la mélancolie qui l'afflige en créant des récits. Enfermé dans une cellule à l'institut psychiatrique, il n'a rien d'autre à faire que de gamberger à ses funestes actions, ce qui, peu à peu, torture son âme. Tentant d'éluder son passé par tous les moyens possible, il imagine moult scénarios dans le but de fuir

la vérité ; celle-ci étant qu'il *est* un meurtrier. Cette culpabilité inéluctable, il la rebute.

Si l'on croit que cet entretien se fait avec un psychiatre, celui-ci n'est, en réalité, qu'une représentation de Charles, qui s'exprime à travers un de ses personnages – un soliloque. Constatant qu'il ne sait plus distinguer la différence entre la vérité et ce qui est fallacieux, il en vient à chercher des réponses, des élucidations. Or, il demeure le seul à savoir précisément comment il a perpétré ces forfaits ; les preuves soulevées par les policiers ne constituent que des pistes pouvant conduire à la réalité. Ainsi, perdu dans ses divers simulacres, Charles vit à travers ses personnages, et aussi, ses histoires. Incapable d'établir une distinction entre sa vie réelle et ses contes, il mélange tout, jusqu'à perdre le fil de ce qui *est* véritablement. Son monde, son réel, n'est que ce qu'il veut qu'il soit.

En réalité, durant tout le récit qui vient de vous être raconté, Charles se trouve complètement isolé dans une chambre blanche coussinée. Aussi, jamais il n'a pratiqué le métier d'avocat, et jamais il n'a étudié en littérature. Or, ce qui semble importer, pour lui, c'est qu'il y croit ; il croit en cette possible version de lui.

En sortant de l'hôpital suite à la blessure qu'il s'était infligée, il a été placé dans un centre jeunesse jusqu'à ses dix-huit ans, avant d'être interné à l'institut psychiatrique pour folie criminelle et troubles de dissociation.

L'origine de l'histoire

Afin d'éviter que certaines personnes puissent être reconnues, je ne donnerai aucune précision sur les individus concernés.

Cette histoire émane d'une dame qui m'a raconté qu'elle avait connu, jadis, un garçon vivant dans une famille démunie, à la tête de laquelle il n'y avait que le père. Vil agresseur, ce dernier a abusé de son fils pendant plusieurs années. Mon interlocutrice m'a aussi raconté qu'un jour, lors d'une visite à leur domicile, elle fut étonnée de constater que le plancher de la chambre du garçon était fait de terre battue.

Subséquemment, la dame a confessé que le père du jeune l'avait exhorté à se prostituer en lui disant : «T'as un cul, utilise-le.» Les passages où Charles doit se rendre au centre d'achats pour se prostituer sont inspirés de ce fait réel.

Pour ce qui est du volet afférent aux troubles mentaux de ce dernier, l'idée provient d'une scène que j'ai vue dans un épisode de la télésérie américaine *Scandal*, où les principaux personnages devaient aider des victimes d'agressions sexuelles. Parmi celles-ci, une indique que «pour oublier une telle chose, il faudrait beaucoup de travail et plusieurs années de thérapie». J'ai donc usé de l'écriture comme moyen de thérapie, après avoir effectué quelques recherches sur les répercussions que peuvent engendrer de tels actes.

Par ailleurs, avec le mouvement *me too* qui a récemment fait le tour de la planète, l'idée de mettre en

lumière les dures conditions de vie d'un jeune adolescent victime d'abus en tous genres me semblait plus que pertinente. Si j'entoure ce récit de fiction en respectant mes genres de prédilection, c'est que je ne voulais pas rédiger un essai sur le sujet.

Oui, l'histoire de Charles est explicite, parfois outre mesure, mais ce n'est que pour mieux conscientiser les gens à la dure réalité de certains.

Non, en exploitant ce sujet, je n'affirme guère savoir comment l'on se sent lorsqu'on est victime d'abus et de maltraitance. Cependant, si à travers cette histoire, je puis aider et apporter mon soutien en dénonçant la situation de plusieurs, alors mon but sera atteint. Enfin, si cette histoire choque quelques âmes, sachez que ce n'était point mon dessein.

Shawn Foster

